

L'Iliade et l'Odyssée

Homère





L'Iliade et l'Odyssée

Homère

Publication: -700
Catégorie(s): Fiction, Contes et légendes
Source: http://www.ebooksgratuits.com

A Propos Homère:

Homère (en grec ancien Ὅμηρος / Hómêros, « otage » ou « celui qui est obligé de suivre ») est réputé avoir été un aède (poète) de la fin du VIIIe siècle av. J.-C. On lui attribue les deux premières œuvres de la littérature occidentale : l'Iliade et l'Odyssée. Il était simplement surnommé « le Poète » (ὁ Ποιητής / ho Poiêtḗs) par les Anciens. Naissance vers le VIIIe siècle avant J.-C. Sources : fr.wikipedia.org

Disponible sur Feedbooks Homère:

- *L'Odyssée* (-700)
- *L'Iliade* (-700)
- *Hymnes homériques* (-700)

Préface

Vous vous apprêtez à lire les derniers moments de la guerre de Troie ainsi que le retour d'Ulysse de cette guerre à sa patrie natale, l'île d'Ithaque.

Ce document est basé sur le livre du même nom, copyright 1956 Édition des Deux Coqs d'Or, Paris, adapté du poème original d'Homère par Jane Werner Watson et illustré de magnifique façon par Alice et Martin Provensen.

J'ai conçu ce document et le site Internet associé dans un but tout simple : communiquer et transmettre aux autres mon amour pour cette histoire et ce livre avec lesquels j'ai grandi pendant toutes ces années, à Athènes en Grèce.

Je vous souhaite donc une agréable lecture…

Jean-Philippe Marin
jpmarin@videotron.ca

Visitez le site Internet associé www.iliadeodyssee.com

Prélude – Scène 1 : L'aède et son public

Un jour, il y a près de trois mille ans, un navire peint de brillantes couleurs entrait dans un port du pays qui s'appelle encore la Grèce.

Sur le pont du navire se trouvait un homme enveloppé d'un grossier manteau de poil de chèvre. Sous son manteau, il tenait une lyre finement ouvragée. C'était la chose la plus précieuse que possédât cet homme, qui était un aède errant. Il voyageait d'un endroit à l'autre, chantant des poèmes qui racontaient les exploits de héros célèbres.

La nouvelle de son arrivée se répandit rapidement. Les premiers à en être informés furent les pêcheurs qui raccommodaient leurs filets sur le rivage. Ils envoyèrent en hâte un jeune garçon à la ville qui était bâtie sur la colline. Il appela les sentinelles qui montaient la garde aux remparts :

« Un aède est ici, leur dit-il. Il arrive à l'instant de Smyrne, à bord d'un vaisseau rapide. »

Les sentinelles crièrent la nouvelle dans les rues grouillantes de monde. Sur le seuil de leurs cabanes de pierre, les artisans qui travaillaient le cuir et le métal sourirent en tirant leurs aiguilles et en soulevant leurs marteaux. Ils transmirent le message aux commerçants et aux fermiers de passage, rassemblés sur la place du marché au centre de la ville.

Réunis ce jour-là sur la place pour décider de certaines lois, se trouvaient aussi les chefs de la ville, les hommes qui possédaient des terres. À leur tour, ils apprirent la venue de l'aède. Ils se rendirent aussitôt auprès du roi de la ville qu'ils trouvèrent assis sur son banc de pierre sculptée.

Peu de temps après, le roi annonça qu'il donnerait un banquet à son palais, au sommet de la colline. Tout le monde était invité à prendre part au festin et à venir écouter le chant de l'aède.

Des esclaves se mirent à préparer le repas. C'étaient les habitants de villes conquises, ou les femmes et les enfants de soldats ennemis tués au combat. Ils firent rôtir la viande sur des broches, emplirent des corbeilles de pain, mélangèrent du vin avec de l'eau et des épices.

Quand tout fut prêt, l'aède fut installé à la place d'honneur : un siège recouvert d'un tapis épais et moelleux. Et, après le festin, il

accorda sa lyre et commença à chanter. C'étaient de très longues histoires qui étaient chantées et non pas récitées : des histoires d'hommes et de dieux, de guerres et d'aventures, où la réalité se mêlait à la légende.

À cette époque même, les histoires étaient déjà vieilles. Elles n'avaient jamais été écrites, car il n'y avait pas de livres en ce temps-là. Mais un aède les apprenait de la bouche d'un autre aède, et elles restaient ainsi vivantes pendant des centaines d'années.

Les dieux tenaient autant de place que les hommes dans ces histoires. Les hommes d'autrefois vivaient proche de la nature et ils croyaient que tout dans la nature était l'oeuvre des dieux sous une forme humaine. Les arbres, les rivières, les vents, les mers, la terre elle-même, tout avait ses dieux.

Les dieux étaient commandés par Zeus, le dieu du ciel. Zeus parlait par la voix de la foudre. Dans son palais du Mont Olympe, environné de nuages, les dieux s'assemblaient pour leurs banquets, tout comme les habitants d'une ville s'assemblaient au palais de leur roi.

Zeus avait une femme jalouse, Héra, et de nombreux enfants. Parmi eux était le jeune Apollon, le dieu du soleil, et sa timide soeur jumelle, Artémis, déesse de la lune. Tous deux pouvaient frapper les hommes, en tirant sur eux des flèches de maladie. Il y avait encore Athéna, la plus intelligente des déesses, l'habile boiteux Héphaïstos, Déméter, déesse de la terre, et Poséidon, dieu de la mer.

Les dieux ne pouvaient jamais mourir. Ils étaient capables de voler dans les airs, de changer de forme, et même de se rendre invisibles. Mais ils étaient changeants comme la nature. Un dieu pouvait aider un homme un jour et se tourner contre lui le lendemain. Aussi les hommes bâtissaient-ils des temples et des sanctuaires dans chaque ville, et faisaient-ils aux dieux des prières et des sacrifices. Et les aèdes ne manquaient jamais de parler des actions des dieux dans leurs histoires.

Chaque aède racontait ses histoires à sa façon, et le plus grand d'entre eux fut Homère. Il fut un des meilleurs conteurs de tous les temps, et le premier dont le nom nous a été transmis dans l'histoire.

Des hommes de tous les pays ont apprécié les récits d'Homère. En lisant l'Iliade, qui parle de la guerre de Troie, ils entendaient le cliquetis des armes, goûtaient la poussière du champ de bataille et voyaient de braves soldats se battre entre eux jusqu'à la mort. En lisant l'Odyssée, ils partageaient les aventures d'Ulysse, cet homme

fort et ingénieux qui affronta hardiment les dangers terrifiants qu'il rencontra sur terre et sur mer.

Aujourd'hui, des siècles après le temps où Homère chantait en s'accompagnant de sa lyre, l'Iliade et l'Odyssée sont encore deux des plus grandes et plus belles histoires qui aient jamais été racontées.

Prélude – Scène 2 : L'origine de la guerre

Il y a des centaines et des centaines d'années, 3 500 ans peut-être, il y avait une fière cité commerçante qui s'appelait Ilion ou Troie.

Or, de l'autre côté de la mer Égée, sur la partie du continent que nous appelons la Grèce, et dans de nombreuses îles disséminées sur la mer, il y avait d'autres villes et bourgades dont les hommes faisaient aussi du commerce par mer. Il existait une rivalité entre ces villes et Troie depuis bien des années. Cette rivalité aboutit à une guerre longue et terrible. Voici, selon les légendes, quelle fut l'origine de la guerre.

Le roi de Troie, Priam, et sa femme Hécube avaient beaucoup de fils et de filles. Mais quand l'un de ces enfants fut sur le point de naître, la reine eut un songe : elle rêva que, devenu grand, il serait une torche enflammée et détruirait la cité. En ce temps-là, on croyait fortement aux songes ; aussi, quand un beau petit garçon leur arriva, le père et la mère affligés décidèrent de l'abandonner sur les pentes de l'Ida, une montagne voisine, afin de sauver, par sa mort, la ville qu'ils aimaient.

Ils confièrent la triste tâche à un berger. Mais, le berger était un homme bon qui, n'ayant pas d'enfants, garda le bébé et l'éleva comme le sien.

L'enfant s'appelait Pâris, et il devint un jeune berger beau et fort, qui ne se doutait pas du tout qu'il était fils de roi. Mais le destin, pensait-on alors, était quelque chose à quoi l'on ne pouvait pas échapper. C'est ainsi que le jeune Pâris trouva enfin son destin.

Sur le Mont Olympe où les dieux immortels décidaient souvent du destin des hommes, trois déesses se querellèrent un jour. C'étaient Héra, la reine des dieux, Athéna, déesse de la sagesse, et Aphrodite, déesse de la beauté. Elles se querellaient sur le point de savoir laquelle d'entre elles était la plus belle, et elles décidèrent de s'en remettre au choix d'un homme mortel.

Les trois déesses descendirent sur les pentes du Mont Ida et là, qui trouvèrent-elles, sinon Pâris, qui gardait tranquillement ses troupeaux ? Les déesses lui demandèrent de choisir entre elles ; puis, si peu honnête que cela nous paraisse, elles commencèrent à lui offrir des présents. Héra lui offrit le plus grand des pouvoirs sur les armées et les hommes, s'il la choisissait, elle ; Athéna lui offrit

l'intelligence ; mais Aphrodite lui offrit comme épouse la plus belle femme du monde, s'il la choisissait, et c'est ce qu'il fit.

Dès lors Pâris ne se contenta plus de sa vie tranquille sur la montagne. Il descendit dans la ville de Troie pour chercher la fortune que la déesse lui avait promise. Là, le charme de son visage et de ses manières, son habileté aux jeux l'amenèrent bientôt à la cour du roi. Il ne fallut pas longtemps pour que son histoire fût connue, et ses heureux parents, bannissant leurs craintes, fêtèrent le retour du fils qu'ils avaient perdu depuis longtemps. Bientôt Pâris s'en fut, avec une flotte à lui, pour faire du commerce et voir du pays.

C'est alors que les difficultés commencèrent. Pâris n'avait pas oublié la promesse que la déesse lui avait faite, et, partout où il allait, il cherchait la belle femme que la déesse lui avait promise.

Il entendit bientôt parler d'une femme qui était réputée au loin comme la plus belle femme du monde. C'était Hélène de Sparte. Il se rendit donc à Sparte et s'aperçut que cette renommée était exacte. Pâris s'éprit aussitôt d'Hélène, et, quand il rembarqua, il l'emmena avec lui à Troie pour en faire son épouse.

Tout cela aurait été fort beau si Hélène n'avait été déjà mariée. Son mari était le roi de Sparte, Ménélas. Et il fut irrité, comme vous pouvez l'imaginer, quand sa femme le quitta pour Troie.

Ménélas se rendit immédiatement chez son frère Agamemnon, roi de Mycènes. Ensemble les deux hommes firent des projets de revanche. Ils allèrent d'île en île, de ville en ville, pour lever une armée et équiper une flotte, afin de reconquérir Hélène et de châtier Troie.

Ils débarquèrent enfin sur le rivage troyen. Puis ils bâtirent tout le long du rivage un grand mur de terre, en avant de leurs vaisseaux. À l'abri de ce mur, près des vaisseaux aux hautes proues, ils construisirent des baraques. Et ces baraques devaient être leurs maisons pendant dix longues et pénibles années de guerre.

À tour de rôle, les deux armées remportèrent des victoires au cours de ces années-là. Mais les Troyens ne purent jamais incendier les vaisseaux grecs, ni les forcer à reprendre la mer. Et les Grecs ne purent jamais faire une percée dans les murs de la ville pour reprendre Hélène aux Troyens.

C'est à la fin de la neuvième année de guerre que commence le récit d'Homère.

L'Iliade – Introduction

Voici l'histoire de la guerre de Troie, et comment, dans les plaines baignées par la mer Égée, les Grecs reconquirent Hélène et châtièrent Troie.

Les dieux immortels eux-mêmes se rangèrent en bataille, tandis que Zeus tonnait du haut des airs.

Maint brave guerrier, tant grec que troyen, fut envoyé chez Hadès, pleurant sa jeunesse perdue.

Pendant dix ans, la bataille fit rage, jusqu'au jour où le stratagème du cheval de bois amena la chute de Troie, la reine des cités.

L'Iliade – Scène 1 : La querelle

Voici l'histoire de la colère d'un homme, de tous les maux qu'elle valut aux Grecs, et de tous les héros qu'elle envoya, morts, chez Hadès.

Achille était cet homme, et sa colère s'enflamma lors de sa querelle avec le grand roi Agamemnon. Il advint que les Grecs firent prisonnière Chryséis, fille d'un prêtre d'Apollon, et elle fut donnée au roi Agamemnon. Son père offrit pour elle une riche rançon, mais Agamemnon le renvoya durement.

Le vieillard s'en alla, mais quand il eut atteint le rivage, il invoqua Apollon et appela sa malédiction sur les Grecs.

Apollon descendit de l'Olympe, arc sur l'épaule et carquois bien fermé. Il envoya dans le camp des Grecs des flèches de maladie, tant et si bien que des bûchers ne s'arrêtaient pas de brûler les cadavres, nuit et jour.

« Apollon est irrité, dit le devin des Grecs, parce que la fille de son prêtre n'est pas retournée dans son pays. Il ne cessera pas d'envoyer ses flèches funestes avant qu'elle ne soit de retour, et que n'aient été faites les offrandes convenables. »

Alors Agamemnon se leva plein de rage. « Que la jeune fille soit donc rendue pour le salut de l'armée, dit-il. Mais je ne serai pas frustré de ma récompense. Trouvez-moi un dédommagement, ou bien j'enverrai des hommes à la baraque d'Ulysse ou d'Ajax ou d'Achille, et je prendrai pour moi l'une de leurs captives. »

« Cupide Agamemnon, répliqua Achille, je prendrai mes vaisseaux et rentrerai chez moi, plutôt que de rester ici pour être insulté et entasser pour toi des richesses. »

« Rentre chez toi avec tes vaisseaux et tes hommes, lui répondit Agamemnon. Je ne te supplierai pas de rester. Mais maintenant, pour te montrer qui est le plus fort, j'enverrai prendre dans ta baraque la jeune Briséis, qui est ta récompense. Ainsi, les autres sauront qu'il ne faut pas m'irriter de la sorte. »

Ces mots frappèrent au coeur de l'orgueilleux Achille. Il interpella Agamemnon en paroles brutales.

« Sac à vin ! Oeil de chien et coeur de cerf ! Écoute à présent ce serment solennel. Aussi sûrement que ce sceptre que je tiens ne repoussera jamais plus, ne produira plus ni feuilles ni rameaux, tout

aussi sûrement le jour viendra où tous les Grecs regretteront Achille. Et quand tes hommes tomberont par centaines sous les coups d'Hector le Troyen, tu te frapperas la poitrine, dans ton dépit de ne pas avoir honoré le plus vaillant des Grecs. »

À ces mots, Achille jeta par terre son sceptre aux clous d'or, puis s'assit, tandis qu'Agamemnon lui jetait des regards furieux.

Après quoi, l'assemblée fut congédiée et Achille, suivi de ses hommes, regagna sa baraque et ses vaisseaux.

Agamemnon s'empressa de renvoyer Chryséis sur un bateau aux ordres d'Ulysse. Mais il n'oubliait pas sa querelle avec Achille. Il dépêcha deux hérauts à la baraque d'Achille, pour lui ramener Briséis.

Quand les hommes eurent emmené Briséis en pleurs, Achille, la mort dans l'âme, se retira au bord de la mer. Et il appela sa mère, Thétis, la nymphe marine, qui était assise auprès de son père, le dieu de la mer. Elle sortit des eaux, comme une vapeur, vint s'asseoir à côté d'Achille et le caressa de sa main.

« Mon enfant, lui dit-elle, pourquoi pleures-tu ? Parle-moi sans détour, afin que je puisse partager ton chagrin. »

Aussi, quoique la déesse connût toute chose, Achille lui raconta ce qui lui était arrivé ce jour-là.

« Va trouver Zeus, lui demanda-t-il quand il eut fini son histoire. Prends-lui les genoux, et persuade-le, si tu peux, d'aider les Troyens et de refouler vers leurs vaisseaux les Grecs décimés. Cela montrera à Agamemnon quelle fut sa folie d'insulter son meilleur guerrier. »

Thétis s'éleva aussitôt vers le ciel. Là, elle trouva le père des dieux assis à l'écart sur le plus haut sommet de l'Olympe. Elle s'accroupit à ses pieds et lui prit les genoux.

« Zeus père, lui dit-elle en suppliant, si jamais je t'ai rendu quelque service, exauce le voeu que je fais. Honore mon fils qui est destiné à mourir si jeune, et qui vient d'être insulté par Agamemnon. Donne la victoire aux Troyens, jusqu'à ce que les Grecs rendent à Achille l'honneur qui lui est dû. »

Zeus soupira d'un air malheureux : « Voilà une fâcheuse affaire qui va me mettre en conflit avec Héra, mon épouse. Elle prétend déjà que je favorise les Troyens. Va-t'en avant qu'elle ne te voie. Mais d'abord, pour montrer que j'accorde ta demande, j'inclinerai ma tête. »

Et, au moment où Zeus inclinait sa noble tête en signe d'assentiment, tout l'Olympe fut ébranlé.

L'Iliade – Scène 2 : Le Songe d'Agamemnon

S'inquiétant des moyens de faire périr beaucoup de Grecs sur le champ de bataille pour la gloire d'Achille, Zeus pensa que le mieux serait d'envoyer à Agamemnon le Songe pernicieux. Il l'appela donc et l'envoya dire au roi Agamemnon que la victoire était toute proche.

Le Songe partit aussitôt pour le camp. Il trouva Agamemnon endormi dans sa baraque.

« Tu dors ? lui dit-il. Ce n'est pas le moment de dormir, quand les immortels ont enfin décidé que tu t'emparerais de Troie aux larges rues. »

Puis le Songe s'en retourna et Agamemnon s'éveilla, croyant toujours entendre cette voix. Il se leva rapidement. Il revêtit une belle tunique neuve, s'enveloppa de son manteau, attacha ses sandales et ceignit son épée. Il prit ensuite son sceptre royal et se rendit auprès des vaisseaux.

Il convoqua d'abord le Conseil des vieillards, pour leur donner les fausses bonnes nouvelles. Puis ce fut le tour des soldats. Comme un énorme essaim d'abeilles, les hommes sortirent de leurs baraques sur le rivage. Si grand était le tumulte qu'il fallut neuf hérauts, à grands cris, pour les apaiser de façon que leurs rois puissent être entendus.

Quand enfin ils furent tous assis, Agamemnon se leva, appuyé sur son sceptre. « O mes amis, héros de la Grèce, leur dit-il. Bientôt la ville du roi Priam succombera, prise et détruite par nos bras. Cela ne saurait tarder un jour de plus. Mais d'abord, allez au repas et préparez-vous au combat.

« Aiguisez vos lances, ajustez vos boucliers, donnez à manger à vos chevaux et veillez à ce que vos chars soient prêts pour l'action.

« Car ce sera une rude journée. Nous combattrons sans trêve, jusqu'à ce que la sueur fasse coller le baudrier sur votre poitrine, et que votre main se lasse du javelot. Quant à celui qui restera à traîner près des vaisseaux, il sera la pâture des oiseaux et des chiens. »

Les Grecs accueillirent ce discours en poussant une grande clameur, pareille au grondement de la vague qui se brise sur les rochers du rivage. Puis les hommes se dispersèrent à travers les

vaisseaux, pour allumer les feux et prendre leur repas. Chacun fit une offrande à son dieu favori, le priant d'être encore en vie quand la bataille se terminerait le soir.

Agamemnon fit aussi son sacrifice à Zeus : il lui immola un boeuf gras de cinq ans. Et il pria pour que Troie tombât le jour même, et que son héros Hector roulât dans la poussière avec ses compagnons.

Zeus accepta le sacrifice. Mais il n'exauça pas la prière, car il réservait aux Grecs, ce jour-là, la mort et la souffrance.

Le repas terminé, Agamemnon donna l'ordre aux hérauts à la voix sonore d'appeler les Grecs au combat. Aussitôt les hommes se répandirent hors de leurs vaisseaux et de leurs baraques et se regroupèrent par pays et par clan. Les rois rangèrent leurs troupes en ordre de bataille, là, dans la plaine du Xanthe. Et, grâce à Zeus, on voyait Agamemnon se distinguer des autres, comme un taureau dans un troupeau de vaches.

Les hommes avançaient dans l'étincellement du bronze qui brillait comme un feu de forêt sur la montagne. Et le sol résonnait sous leurs pas.

Zeus avait envoyé à Troie Iris, rapide messagère, sous la forme d'un guerrier troyen. Elle trouva les Troyens réunis à la porte du palais de Priam, et là elle s'adressa au roi Priam et à son fils Hector.

« Vieillard, dit-elle à Priam, tu es encore ici à parler, comme si nous étions en temps de paix. Mais une lutte à mort va se livrer, car à présent une armée marche dans la plaine, aussi nombreuse que les feuilles de la forêt ou les grains de sable de la mer. Hector, je t'en supplie, demande à tes alliés de ranger leurs hommes en formation, et de partir pour la bataille. »

Hector reconnut la voix de la déesse, et aussitôt il congédia l'assemblée. Les Troyens coururent aux armes. Bientôt, en grand tumulte, l'armée troyenne et ses alliés sortaient par les portes de la ville et gagnaient une butte dans la plaine.

L'Iliade – Scène 3 : Le combat singulier

Maintenant les deux armées s'approchaient l'une de l'autre, les Troyens criant comme un grand vol de grues, les Grecs en profond silence. Sous leurs pas s'élevait un tourbillon de poussière, pareil au brouillard qui, sur la montagne, ne permet pas de voir plus loin que le jet d'une pierre.

Quand les deux armées se trouvèrent en présence Pâris s'avança pour combattre en avant des Troyens. Il provoquait tous les Grecs à venir l'affronter en combat singulier. Avec sur ses épaules une peau de panthère, un arc recourbé et une épée, et à la main deux lances à pointe de bronze, il était beau comme un dieu.

Quand Ménélas vit que c'était Pâris, il fut rempli de joie, comme un lion affamé qui découvre sa proie. Il se dit qu'il allait se venger de l'homme qui lui avait fait du tort. Aussitôt, de son char, il sauta à terre, en armes.

Pâris vit Ménélas s'avancer, et il fut épouvanté. Il recula comme un homme qui aperçoit un serpent dans les bois.

Alors Hector se tourna vers son frère avec mépris.

« Ah ! Pâris de malheur, pourquoi donc es-tu né ? Pourquoi n'es-tu pas mort avant d'avoir pris femme ? Ils vont rire, les Grecs qui t'ont cru un héros sur la foi de ta belle prestance. C'est toi qui as navigué sur la mer pour ramener avec toi la reine charmante d'un peuple vaillant ? Et maintenant tu es trop lâche pour affronter l'homme que tu as offensé ? Nous, les Troyens, devrions t'avoir lapidé depuis longtemps, pour tous les maux que tu nous as causés. »

« Tout ce que tu dis est vrai, Hector, répondit Pâris. Si tu veux que je combatte, fais asseoir toutes les troupes, et je l'affronterai entre les deux armées. Hélène et tous ses trésors seront l'enjeu du combat. Celui qui vaincra recevra l'épouse et tous les biens, et les autres pourront enfin avoir la paix. »

Ces paroles plurent à Hector. Il s'avança entre les lignes et redit à tous la proposition de Pâris.

« L'un de nous doit mourir, c'est certain, dit Ménélas, et il est juste que les autres aient la paix. Que Priam vienne donc pour faire à la Terre et au Soleil des sacrifices solennels et jurer de donner Hélène au vainqueur, afin qu'ensuite nous ayons la paix. »

Grecs et Troyens se réjouirent à la pensée de voir cesser la guerre. Ils arrêtèrent leurs chars et en descendirent. Puis ils déposèrent leurs armes, assez près les uns des autres, car peu d'espace se trouvait entre les deux armées.

Hector envoya deux hérauts vers la ville pour convoquer Priam. Mais Iris, entre-temps, prit les traits d'une fille de Priam, et alla porter les nouvelles à Hélène. Elle la trouva dans son palais, en train de tisser un grand manteau de pourpre. Elle y traçait les multiples combats que se livraient pour elle les Troyens et les Grecs.

À la nouvelle du combat singulier, un regret l'envahit – regret de son premier époux, de sa ville, de ses parents. Aussitôt elle se couvrit d'un voile blanc et courut, les yeux brillants de larmes, vers les portes Scées.

Priam était là, assis avec les anciens qui ne pouvaient plus combattre. Mais c'étaient d'agréables causeurs, pareils à des cigales qui chantent au soleil. En voyant Hélène s'avancer vers eux, ils se dirent : « Ce n'est pas étonnant que les Grecs et les Troyens combattent depuis si longtemps pour une telle femme. Sa beauté est pareille à celle des déesses immortelles. Pourtant, il serait préférable qu'elle s'embarque et s'en aille, plutôt que de rester ici et d'être un fléau pour nous et nos enfants. »

Priam s'adressa à elle avec bienveillance, sans lui faire de reproches. Il lui demanda de lui montrer Agamemnon et Ulysse. Hélène lui montra aussi Ajax et d'autres chefs grecs. Puis les hérauts envoyés par Hector arrivèrent pour dire que Priam était invité à offrir le sacrifice avant le combat singulier.

Priam frissonna quand il entendit la nouvelle. Il craignait pour la vie de son fils. Cependant il partit sur son char, accomplit les sacrifices et prêta de solennels serments. Puis il rentra dans la ville, car il n'avait pas le courage de voir le combat singulier.

Hector et Ulysse mesurèrent le terrain. Puis, choisissant des sorts, ils les jetèrent dans un casque pour savoir qui des deux lancerait le premier sa pique de bronze.

Les troupes se mirent à prier, en levant les mains. La même prière servit à tous, Grecs et Troyens, car c'était une prière de paix.

Alors Hector secoua le casque, en détournant les yeux, et ce fut le sort de Pâris qui sauta au dehors.

Les hommes s'assirent en rangs, et Pâris passa son armure : de splendides jambières avec des couvre-chevilles d'argent, et une cuirasse sur sa poitrine. Autour de ses épaules, il jeta une épée à

clous d'argent et un bouclier grand et dur. Sur sa tête, il mit un casque bien ouvré, à panache oscillant. Enfin il saisit sa pique, bien adaptée à sa main. Pendant ce temps, Ménélas s'armait lui aussi de la même façon.

Agitant leurs armes, et se lançant des regards terribles, ils s'avancèrent tous deux entre les lignes. Ce fut Pâris qui lança le premier sa pique : il atteignit en plein le bouclier de Ménélas, mais sans le percer ; la pointe se tordit.

Ménélas brandit sa pique, en adressant une prière à Zeus. L'arme traversa le bouclier, la cuirasse et la tunique. Mais Pâris se pencha et échappa ainsi à la mort.

Ménélas tira alors son épée à clous d'argent, la leva et frappa Pâris sur son casque. Mais l'épée se brisa en morceaux et tomba de sa main.

« O Zeus ! Que tu es cruel ! » s'écria Ménélas. Et il saisit Pâris par son casque à l'épaisse crinière, se retourna et le tira vers les lignes grecques. C'eût été la fin de Pâris, mais Aphrodite veillait sur son protégé. Elle rompit la jugulaire, et Ménélas ne retint plus qu'un casque vide. Il le jeta vers ses amis, et s'élança contre Pâris avec sa pique. Mais Aphrodite enleva Pâris et le déposa dans sa chambre à coucher de Troie. Et tandis que Ménélas furieux le cherchait dans la foule, Pâris reposait là, en sûreté.

Enfin Agamemnon dit aux Troyens : « Il est clair que Ménélas est le vainqueur. À vous donc de nous rendre Hélène et ses trésors ! »

Ainsi parla-t-il et les Grecs l'approuvèrent. Et si Zeus l'eût permis, la guerre de Troie pouvait se terminer alors.

L'Iliade – Scène 4 : La flèche fatale

Les dieux se trouvaient réunis dans le palais de Zeus. Et tandis qu'ils buvaient le nectar dans leurs coupes d'or, ils contemplaient la ville des Troyens.

Alors, Zeus voulut essayer de piquer Héra par des paroles mordantes.

« Je sais que Ménélas a, pour le défendre, deux déesses, Héra et Athéna. Mais elles sont tranquillement assises, alors qu'Aphrodite vient de sauver Pâris d'une mort certaine. Toutefois, c'est bien à Ménélas qu'appartient la victoire. Donc, si cela t'agrée, il ramènera Hélène chez lui, et la ville de Priam restera debout. »

Ces mots irritèrent Athéna et Héra qui méditaient la ruine de Troie. Athéna resta silencieuse, mais Héra ne put se contenir.

« Zeus, s'écria-t-elle, quels mots as-tu dits là ? Veux-tu rendre mon labeur inutile, et vaine ma sueur et la fatigue de mes chevaux lorsque je rassemblais les armées par toute la Grèce. Tu dis que Troie va être épargnée. À ta guise, mais n'attends pas que je t'approuve. »

Zeus s'irrita à son tour : « Quel mal Priam et ses enfants t'ont-ils fait pour que tu soies si résolue à détruire leur belle ville ? De toutes les cités du monde, Troie est la plus chère à mon coeur. »

« Tout ce que je te demande, répondit Héra, est de permettre à Athéna de descendre sur le champ de bataille et de pousser les Troyens à rompre la trêve. À coup sûr, je mérite ces égards comme déesse et comme épouse. »

Zeus acquiesça. Athéna descendit d'un bond sur la terre, pareille à un météore. Les guetteurs dans la plaine comprirent qu'elle apportait un message des dieux. Mais quel était-il : la paix ou la guerre ?

Athéna connaissait la réponse. Elle prit la forme d'un guerrier troyen et se mit à chercher l'habile archer Pandaros.

« Pandaros, lui dit-elle, ne voudrais-tu pas gagner la faveur des Troyens en faisant périr Ménélas d'une seule flèche de ton arc ? Pâris te donnerait à coup sûr un très beau présent. Allons ! Tire donc sur l'illustre Ménélas, tout en priant Apollon à l'arc renommé et en lui promettant un sacrifice. »

Ainsi dit Athéna ; le pauvre sot l'en crut. Il saisit son grand arc

fait des cornes d'un bouquetin et long de seize palmes. Il banda l'arc, puis le posa à terre. S'abritant derrière les boucliers de ses compagnons, il prit dans son carquois une flèche neuve empennée et l'ajusta sur la corde.

Tout en priant Apollon, il tira en arrière la flèche et la corde, jusqu'à ce que la corde fût près de sa poitrine. Quand il eut tendu en cercle le grand arc, il lâcha la flèche : la corne crissa et la corde retentit bruyamment.

À travers la foule, la flèche vola droit vers Ménélas. Elle traversa le ceinturon, enfonça la cuirasse et déchira la tunique. Mais Athéna n'avait pas oublié Ménélas : elle dévia la pointe de la flèche. Le sang pourpre jaillit, mais aucun endroit vital ne fut atteint.

Un frisson saisit Agamemnon quand il vit le sang noir couler de la blessure. Car comment pourrait-il rentrer à Argos sans son frère à ses côtés ?

Cependant Ménélas lui dit pour le réconforter : « La blessure n'est rien et sera vite guérie. »

Alors Agamemnon fit venir le médecin Machaon, qui arracha la flèche, défit le ceinturon et la cuirasse, et suça le sang de la blessure. Puis il y appliqua quelques baumes adoucissants.

Tandis que Machaon soignait Ménélas, les Troyens commençaient à avancer en armes. Les Grecs reprirent donc leurs armes, et, poussés par Athéna aux yeux pers, ils tournèrent leurs pensées vers le combat.

Nul ne pouvait voir clair dans la mêlée. Comme des loups, Grecs et Troyens se jetaient les uns sur les autres, et chaque homme abattait son homme. Nombreux furent les guerriers des deux armées qui, ce jour-là, tombèrent côte à côte dans la poussière, payant de leur vie la rupture de la trêve.

L'Iliade – Scène 5 : Le vaillant Hector

La traîtrise de Pandaros redonna aux Grecs leur ardeur offensive. Les Troyens étaient sur le point d'être refoulés dans leur ville, défaits et déshonorés. Mais Hélénos, fils de Priam et le meilleur devin de Troie, alla trouver Hector.

« C'est à toi d'organiser la résistance, dit-il. Tu es le meilleur de tous nos chefs. Retiens les hommes en avant des portes, ou ils iront se jeter vers les femmes en donnant la victoire à nos ennemis. Quand tu les auras encouragés, ils tiendront leurs positions, si épuisés qu'ils soient, car la nécessité les presse.

« Puis va vers notre mère, la reine Hécube, et demande-lui d'offrir à Athéna le plus grand et le plus beau voile qu'elle possède. Qu'elle promette aussi à la déesse douze jeunes génisses, si elle prend en pitié notre ville, nos femmes et nos enfants. »

Aussitôt Hector sauta de son char à terre. Brandissant ses piques, il parcourut en tous sens l'armée. Il redonna tant d'ardeur aux combattants que les Grecs se disaient qu'un dieu devait secourir les Troyens, à les voir ainsi se retourner contre eux.

Puis Hector reprit le chemin de la ville, et le cuir noir qui courait en bordure de son bouclier battait à la fois sur sa nuque et sur ses talons. Quand il arriva aux portes Scées, les épouses et les filles des Troyens accoururent autour de lui, lui demandant des nouvelles des hommes. « Priez les dieux », leur dit-il à toutes, car les nouvelles qu'il avait pour beaucoup étaient tristes.

Il parvint enfin au palais de Priam, orné de portiques aux colonnes polies. Ce fut là que sa mère vint à sa rencontre et lui prit la main.

« Pourquoi as-tu quitté le combat ? lui demanda-t-elle. Les Grecs vous accablent sans doute. Attends, je vais t'apporter un doux vin. Tu en feras d'abord libation à Zeus, puis tu pourras en boire. »

« Non, mère, répondit Hector, je ne puis offrir une libation avec du sang et de la boue sur les mains. Va plutôt avec les anciennes au temple d'Athéna. Offre-lui le plus beau voile que tu possèdes. Dépose-le sur ses genoux et promets-lui douze jeunes génisses, si elle prend en pitié nos femmes et nos enfants, et écarte les Grecs de notre ville. »

La reine se rendit au temple et déposa sur les genoux d'Athéna un

grand voile brodé, brillant comme un astre. Puis elle pria la déesse, mais celle-ci rejeta sa prière.

Pendant ce temps Hector allait à sa maison. « Ma place est à l'armée, se disait-il. Mais d'abord, je vais aller chez nous revoir ma femme et mon tout jeune fils ; car je ne sais si je les reverrai jamais. »

Andromaque, sa femme, n'était pas au logis. Les servantes lui apprirent qu'elle était allée au rempart, bouleversée par les nouvelles de la bataille.

Hector repartit donc en hâte à travers la ville. Comme il arrivait aux portes Scées, il vit sa femme accourir au-devant de lui. La nourrice la suivait, avec l'enfant dans ses bras, le fils chéri de son père et l'espoir de Troie. Hector sourit à la vue de son fils, mais Andromaque éclata en sanglots.

« Malheureux ! s'écria-t-elle. Tu ne vis que pour combattre. N'as-tu pas pitié de ton fils si petit, ni de moi misérable, qui bientôt serai veuve de toi ? Si je te perds, je ne veux plus vivre, car je n'ai que toi. Tu es pour moi un père, une mère et un frère, ainsi que mon époux bien-aimé. »

« Je n'oublie pas cela, chère femme, répondit Hector. Mais je ne pourrais me montrer aux Troyens, si je fuyais, comme un lâche, loin du combat. »

Ayant ainsi parlé, Hector tendit les bras à son fils, le petit Astyanax. Mais l'enfant fut effrayé par le casque brillant avec son panache en crins de cheval qui oscillait terriblement, et il se rejeta en arrière contre sa nourrice. Son père et sa mère se mirent à rire. Hector ôta son casque et le posa à terre. Puis il embrassa son fils, le berça dans ses bras et se mit à prier. « Zeus, et vous, les autres dieux, dit-il, faites que cet enfant, mon fils, soit un jour roi de Troie ! »

Puis il remit l'enfant à sa mère qui le serra sur sa poitrine, riant à travers ses larmes. Son époux s'en aperçut et la caressa de sa main.

Il lui dit : « Ma pauvre, ne t'afflige pas trop ! On ne peut échapper à son destin ; mais personne ne saurait, avant l'heure fixée, m'envoyer chez Hadès. »

Hector reprit alors son casque et Andromaque regagna sa maison, en tournant de temps en temps la tête et en versant de grosses larmes.

L'Iliade – Scène 6 : La balance du destin

Alors Zeus attela à son char deux chevaux rapides aux sabots de bronze, à la crinière d'or. Tout vêtu d'or, et faisant claquer son fouet d'or, Zeus monta sur le char et s'envola sur le Mont Ida. Là, il cacha ses chevaux dans un nuage et s'assit près de son autel sur la cime, afin de contempler la ville et les vaisseaux.

Comme la journée s'avançait, – la bataille faisait rage depuis l'aube -, Zeus déploya sa balance d'or. Il y plaça deux Destins de mort, l'un pour les Grecs, l'autre pour les Troyens. Puis il souleva la balance par le milieu, et le fléau s'inclina du côté des Grecs, marquant pour eux le jour fatal. Alors Zeus, du haut de l'Ida, tonna avec force et lança sur les Grecs un éclair qui frappa de terreur tous les hommes.

À ce moment, ni Ulysse ni Agamemnon n'osèrent résister, ni les deux Ajax, si vaillants guerriers qu'ils fussent. Le vieux Nestor se trouva en danger, quand Pâris eut frappé l'un des chevaux de son char, jetant le désarroi dans l'attelage. Le vieillard aurait perdu la vie, si Diomède, un autre héros, ne l'eût vu, et ne lui eût porté secours.

Tandis que Diomède et Nestor fuyaient en direction des vaisseaux, Hector cria à ses hommes :

« Troyens, l'heure est venue de montrer votre valeur. Je vois que Zeus nous promet la victoire, comme la ruine à nos ennemis. Regardez ces misérables murailles qu'ils ont élevées : elles ne serviront à rien. Quant à leur fossé, nos chevaux le franchiront d'un bond. Allons aux vaisseaux, incendions-les, et massacrons auprès de leurs navires les Grecs suffoqués par la fumée. »

Zeus inspira aux Troyens tant d'ardeur qu'ils repoussèrent les Grecs tout droit vers le fossé. Hector marchait au premier rang. Il poursuivait les Grecs, tuant tous ceux qui restaient les derniers, tandis que les autres s'enfuyaient. Enfin, ils franchirent la palissade et le fossé, laissant de nombreux morts. Arrivés près des vaisseaux, ils levèrent leurs bras vers le ciel et prièrent les dieux. Hector faisait voltiger ses chevaux, et ses yeux ressemblaient à ceux d'Arès, le dieu de la guerre.

À ce moment, la brillante lumière du soleil tomba dans l'Océan, entraînant la nuit noire sur la terre. Les Troyens virent à regret

disparaître la lumière, mais les Grecs, eux, accueillirent la nuit avec joie.

La nuit venue, Hector dut écarter ses troupes des vaisseaux. Ils trouvèrent, près du fleuve, un espace libre entre les cadavres. C'est là qu'ils tinrent assemblée, descendant de leur char pour écouter ce que dirait leur prince.

« Troyens et alliés, dit Hector, je croyais, tout à l'heure, que nous retournerions dans la ville, après avoir anéanti les Grecs et leurs vaisseaux. Mais la nuit les a sauvés. Nous camperons donc ici et, au premier rayon du jour, nous reprendrons le combat.

« Amenez de la ville des boeufs et de gros moutons, ainsi que du pain et du vin pour le repas du soir. Apportez aussi du bois. Il faut que nous fassions brûler des feux nombreux, de peur que l'ennemi ne tente de s'enfuir à la faveur de la nuit. Ah ! puissé-je être immortel et à jamais soustrait à la vieillesse, aussi vrai que ce jour est en train d'apporter le malheur aux Grecs. »

Ainsi parla-t-il, et les Troyens d'applaudir. Ils dételèrent leurs chevaux et les attachèrent aux chars, puis ils apportèrent du bois et de la nourriture.

Bientôt, entre les vaisseaux et le fleuve, des feux brillèrent dans la plaine, aussi nombreux que les étoiles dans le ciel. Autour de chaque feu se tenaient cinquante hommes, tandis que leurs chevaux étaient debout, près des chars, à manger le bon grain.

L'Iliade – Scène 7 : L'ambassade à Achille

Tandis que les Troyens se gardaient ainsi, les Grecs étaient en proie à une folle panique. Agamemnon allait et venait, le coeur broyé de chagrin. Quand il eut convoqué les hommes à l'assemblée, il se tourna vers eux, le visage baigné de larmes.

« Mes amis, leur dit-il, Zeus a été très cruel envers moi. Il m'avait jadis promis que je détruirais les remparts de Troie, et voici qu'il m'invite à rentrer sans gloire à Argos, après avoir perdu tant d'hommes ! Eh bien ! si tel est le bon plaisir de Zeus, fuyons sur nos vaisseaux tandis que nous le pouvons, car sûrement nous ne prendrons plus Troie. »

Il dit. Tous demeuraient silencieux et cois. Enfin Diomède prit la parole.

« Agamemnon, dit-il, je dois te dire devant tous que ton avis est insensé. Pars si tu veux. Voici la mer, voici les vaisseaux – toute cette flotte que tu as amenée de Mycènes. Mais nous, les autres Grecs, nous resterons ici, jusqu'à la prise de Troie. Et s'ils veulent partir aussi, mon cocher et moi, nous resterons ici, pour faire la volonté du ciel. »

Tous applaudirent Diomède. Puis, Nestor se leva et leur dit :

« Tu as fort bien parlé, Diomède. Mais c'est à moi, qui suis plus âgé que toi, d'achever et de dire tout. Préparons d'abord le repas : nous avons tout ce qu'il faut. »

Quand ils eurent tous bu et mangé, Nestor reprit la parole.

« Glorieux Agamemnon, dit-il, il serait encore temps de faire la paix avec Achille, héros aimé des dieux. En cédant à ton coeur orgueilleux, tu lui as fait affront. Tu pourrais le fléchir par des dons agréables et de douces paroles. »

« Tu dis vrai, répliqua Agamemnon. J'étais insensé, je ne le nie pas. Maintenant, mon seul désir est de faire la paix avec lui. Et voici ce que je veux lui offrir : sept trépieds neufs, dix lingots d'or, vingt superbes chaudrons, douze chevaux de course et sept femmes habiles à l'ouvrage que nous avons ramenées de Lesbos. Je lui rendrai Briséis, sa captive, et si nous prenons la ville de Troie, il aura sa part de butin.

« Voilà ce que je lui donnerai, s'il renonce à sa colère. Car, à coup sûr, un homme que les dieux aiment tant vaut toute une armée. »

Nestor lui répondit : « Glorieux Agamemnon, tu n'offres pas à Achille des présents qui soient à dédaigner. Choisissons donc des envoyés pour les porter. Dépêchons le grand Ajax et le divin Ulysse. »

Ce choix fut approuvé de tous.

Tandis qu'ils marchaient le long du rivage, Ajax et Ulysse adressaient maintes prières à Poséidon, le dieu de la mer, afin qu'il leur permît de fléchir aisément l'âme hautaine d'Achille.

Quand ils arrivèrent aux baraques des Myrmidons, ils trouvèrent Achille jouant de la cithare, une belle cithare surmontée d'une traverse d'argent. Et il chantait pour son ami Patrocle et pour lui-même les exploits des héros.

À l'approche des deux envoyés, Achille se leva d'un bond. Il les salua et les fit asseoir sur des sièges et des tapis de pourpre.

« Maintenant, Patrocle, dit-il, apporte du bon vin et des coupes à chacun, car ces hommes sont mes meilleurs amis. »

Patrocle obéit à son compagnon. Achille alors, à la lueur du feu, se mit à découper des viandes ; il les enfila sur des broches et les fit rôtir sur la braise. Patrocle distribua le pain, tandis qu'Achille servait les viandes.

Quand ils eurent mangé et bu, Ulysse leva sa coupe et dit :

«À ta santé, Achille ! Les bons repas ne nous ont pas manqué aussi bien dans la baraque d'Agamemnon qu'ici même aujourd'hui. Mais ce n'est pas d'un festin que nous avons cure. Notre souci est de savoir si nous sauverons ou perdrons nos vaisseaux … à moins que tu ne reviennes combattre avec nous. Les Troyens ont établi leur camp tout près des vaisseaux et du mur ; ils croient que nous ne tiendrons plus et que nous allons nous jeter sur nos vaisseaux. Lève-toi donc, si tu veux sauver les tiens.

« Souviens-toi que ton père, le jour de ton départ, te mettait en garde contre l'orgueil et les querelles. Il n'est pas trop tard pour changer, car nous venons de la part d'Agamemnon t'offrir les plus riches présents, si tu renonces à ta colère. » Puis, Ulysse lui énuméra les présents, l'or et les chevaux, les femmes habiles à l'ouvrage, et tout le reste.

Mais Achille ne fut pas ébranlé par ces promesses.

« Je dois te déclarer exactement ce que je pense, dit-il. Je hais cet homme du fond du coeur. Je suis las d'avoir passé tant de nuits d'insomnie et tant de jours sanglants pour son seul avantage. Pourquoi faut-il que les Grecs combattent les Troyens ? Pour

Hélène ? Agamemnon et Ménélas sont-ils les seuls hommes ici à aimer leurs femmes ? Tout homme bon et sensé aima la sienne, comme moi j'aimais la mienne de tout coeur, bien qu'elle fût captive.

« M'offrît-il tous les trésors de Delphes et de Thèbes, Agamemnon ne saurait me persuader. Car, pour moi, la vie vaut plus que tous les trésors du monde. On peut enlever des boeufs et des moutons, acheter de l'or et des chevaux, mais la vie d'un homme ne se ressaisit pas, une fois qu'elle a franchi la barrière des dents.

« Ma mère Thétis m'a montré deux chemins : ou bien rester ici à Troie et mourir en gagnant une gloire immortelle, ou bien vivre dans ma patrie de longues et paisibles années. C'est là ce que je ferai. Et je vous conseille de vous en retourner pareillement. Car Zeus étend son bras sur cette ville, et jamais vous ne verrez la fin de la haute Ilion.

« Allez porter mon message à vos princes, afin qu'ils trouvent un moyen meilleur que celui-ci de sauver leurs vaisseaux et leurs hommes. »

Quand Achille eut fini, les envoyés, prenant tour à tour la coupe à deux anses, firent une libation. Puis ils s'en retournèrent en longeant les vaisseaux. Ulysse était en tête.

Quand ils arrivèrent dans la baraque d'Agamemnon, les Grecs se levèrent de tous les côtés, les saluèrent de leurs coupes d'or et se mirent à les questionner.

« Glorieux Agamemnon, dit Ulysse, Achille refuse tous tes présents. Il est plus loin que jamais de céder. Il menace de prendre la mer dès l'aube, et nous conseille d'en faire autant. »

Tous restèrent silencieux, frappés de ce discours. Diomède enfin prit la parole.

« Laissons-le s'en aller ou rester à son gré, dit-il. Mais pour nous, allons nous reposer, et, dès l'aurore, conduisons nos hommes au combat, et inspirons-leur, par notre exemple, une conduite héroïque. »

Tous applaudirent ces paroles, puis ils se couchèrent et s'endormirent.

L'Iliade – Scène 8 : Le combat devant la ville

L'Aurore se levait de son lit pour porter la lumière aux hommes et aux dieux lorsque Zeus envoya vers les vaisseaux des Grecs l'affreuse Discorde. Elle s'arrêta sur le vaisseau noir d'Ulysse et poussa un cri puissant et terrible. On l'entendit jusqu'aux extrémités du camp, et il remplit les hommes de vaillance.

Agamemnon lui-même lança l'appel de guerre. Puis il mit ses jambières et revêtit sa poitrine de la cuirasse que lui avait envoyée le roi de Chypre, à la nouvelle de l'expédition de Troie. Il ceignit son épée où brillaient des clous d'or et qu'enfermait un fourreau d'argent. Puis il prit son grand bouclier : on voyait sur les bords dix cercles de bronze et, au centre, vingt bossettes d'étain. Sur sa tête, il mit un casque à deux cimiers : un effrayant panache oscillait au sommet. Et, tenant en mains deux piques à pointe de bronze, le roi de Mycènes la riche s'avança au combat.

Les deux armées étaient pareilles à deux rangées de moissonneurs devant qui tombent les épis. Ainsi se massacraient les Troyens et les Grecs, en se jetant les uns sur les autres. Tout le matin, tant que le soleil monta à l'horizon, les flèches volèrent des deux côtés et les guerriers tombèrent en foule. Mais à l'heure où le bûcheron se lasse de couper des arbres dans la montagne et songe à prendre son repas, à cette heure les Grecs enfoncèrent brusquement les rangs ennemis.

Au plus fort du combat se trouvait Agamemnon, appuyé par d'autres Grecs. Les fantassins tuaient les fantassins, les meneurs de chars tuaient les meneurs de chars, tandis que les pieds retentissants des chevaux soulevaient un grand nuage de poussière. Agamemnon tuait, massacrait sans répit. Comme tombent les arbres de la forêt sous les flammes de l'incendie, ainsi tombaient les Troyens sous les coups d'Agamemnon.

Par delà l'antique tombeau d'Ilos, au milieu de la plaine, par delà le figuier sauvage, en direction de la ville, Agamemnon poursuivait toujours les Troyens, les mains souillées de poussière et de sang. Ils arrivèrent aux portes Scées et au chêne. Alors, les Troyens auraient été repoussés jusqu'à leurs remparts, Si Zeus n'eut chargé Iris de porter un message à Hector.

« Dis à Hector qu'aussi longtemps qu'Agamemnon sèmera la mort

à la tête de son armée, il s'abstienne de combattre. Mais quand Agamemnon, blessé par une lance ou une flèche, sautera sur son char, je donnerai à Hector la force de repousser les Grecs vers leurs vaisseaux, jusqu'à la tombée de la nuit. »

Ainsi parla Zeus à Iris.

Dès qu'Iris eut transmis son message et fut repartie, Hector sauta de son char. Brandissant ses piques aiguës, il rallia ses hommes. Mais il évita Agamemnon, ainsi que Zeus le lui avait conseillé.

Agamemnon, comme toujours, était le premier. Et, au moment où Agamemnon venait d'abattre un Troyen d'un coup d'épée, voici qu'un autre Troyen le frappa de côté, au-dessous du coude, et la pointe de la lance perça le bras de part en part. Un frisson saisit Agamemnon, mais il n'en continua pas moins de combattre.

Tant que le sang coula de la blessure, Agamemnon ne cessa pas de combattre. Mais, quand le sang commença de sécher, Agamemnon ressentit de vives douleurs. Il monta sur son char, en exhortant ses compagnons à continuer la lutte.

Hector voyant qu'Agamemnon s'éloignait, blessé, cria d'une voix forte :

« Troyens et alliés ! Il s'en est allé, le meilleur de leurs guerriers. Zeus nous a donné la victoire. Allons, poussez vos chevaux droit vers les vaisseaux. »

Ainsi Hector excitait le courage des Troyens. Puis il se jeta dans la bataille, pareil au souffle violent d'une rafale qui s'abat sur la mer. Quels furent les premiers, et quels furent les derniers qu'immola Hector ? Ils seraient trop nombreux à nommer.

À ce moment, un désastre complet menaçait les Grecs qui étaient repoussés vers leurs vaisseaux. Tous leurs chefs étaient sérieusement blessés. Diomède fut atteint au pied par une flèche de Pâris. Une lance troyenne perça le bouclier et la cuirasse d'Ulysse et lui entailla la peau du côté. Le grand Ajax lui-même dut faire retraite en direction des vaisseaux.

Enfin, une flèche de Pâris mit hors de combat le grand médecin Machaon. Nestor, le voyant blessé, se porta immédiatement à son secours. Bientôt les chevaux de Nestor, suant et haletant, emportaient les deux hommes vers les vaisseaux creux.

Achille était debout à la poupe de son navire, contemplant la déroute des Grecs. Quand il vit arriver le char de Nestor, il s'adressa à son ami Patrocle.

« Maintenant enfin je vais voir les Grecs à mes genoux, dit-il, car

ils sont en mauvaise posture. Va demander à Nestor quel est l'homme qu'il ramène. De dos, il ressemble fort à Machaon ; mais je n'ai pas vu nettement son visage. Je veux le savoir, car un médecin qui peut guérir la blessure d'une flèche vaut beaucoup de combattants. »

Patrocle alors se mit à courir le long des baraques et des vaisseaux. Le char de Nestor était maintenant arrivé à sa baraque. Les deux hommes firent sécher la sueur de leurs tuniques, debout sous la brise, près du rivage de la mer. Puis ils rentrèrent.

Juste à ce moment, Patrocle parut à la porte. Nestor l'invita à s'asseoir, mais Patrocle refusa en disant :

« Achille m'a envoyé demander quel était le blessé que tu ramenais. Mais je reconnais Machaon, le pasteur d'hommes. Je vais vite rapporter la nouvelle à Achille, car tu sais comme il est prompt à la colère. »

« Pourquoi donc Achille plaint-il tant un homme blessé ? lui répondit Nestor. Ne sait-il rien du deuil qui s'abat sur l'armée ? Les meilleurs sont blessés : Agamemnon, Diomède, Ulysse. Achille ne s'en soucie guère, tout brave qu'il soit. Attend-il que nos vaisseaux soient brûlés ?

« Tu dois te souvenir, Patrocle, des recommandations que te faisait ton père, à ton départ pour la guerre. « Mon fils, disait-il, Achille est plus fort et plus noble que toi. Mais tu es plus âgé. Tu dois le conseiller. » Voilà les recommandations de ton père. Les as-tu oubliées ?

« Tu es l'ami d'Achille. Peut-être pourras-tu le persuader. Ou peut-être t'enverra-t-il, avec ses propres armes, toi et les Myrmidons. Alors les Troyens, voyant des troupes fraîches et croyant que c'est Achille qui les conduit, renonceront à se battre et laisseront les nôtres reprendre haleine. »

Patrocle fut touché par le discours de Nestor. Il se mit à courir le long des vaisseaux pour aller retrouver Achille.

L'Iliade – Scène 9 : Le combat près des vaisseaux

Maintenant, le combat se déroulait près du fossé et du mur qui protégeaient le camp des Grecs. Lorsque les Grecs avaient bâti ce large mur, ils avaient oublié d'offrir des sacrifices aux dieux : aussi ne devait-il pas rester longtemps debout. Mais, à ce moment-là, il se dressait encore, tandis que la bataille faisait rage à l'entour et que les bois du rempart résonnaient sous les coups.

Pendant que les Grecs se tenaient apeurés auprès de leurs vaisseaux, Hector allait et venait dans les rangs, pressant ses hommes de franchir le fossé. Mais les chevaux n'osaient pas ; ils poussaient de forts hennissements, effrayés qu'ils étaient par la largeur du fossé. C'est qu'il n'était pas facile à franchir, car le bord opposé était garni de pieux pointus.

« Pourquoi ne pas laisser nos chevaux sur le bord du fossé ? suggéra un Troyen à Hector. Puis nous te suivrons à pied et porterons la mort aux Grecs, si telle est la volonté des dieux. »

Cela parut à Hector un excellent avis. Aussitôt, il sauta de son char, tout en armes. Les autres Troyens l'imitèrent. Puis ils se formèrent en cinq corps. Le brave Hector prit la tête des troupes, et ses hommes le suivirent en poussant une clameur prodigieuse.

Les Troyens, confiants dans la protection des dieux et dans leurs propres forces, franchirent le fossé et s'attaquèrent au mur. Ils cherchaient à tirer les corbeaux des tours, à faire crouler les parapets, et à soulever les piliers boutants, espérant ainsi enfoncer le rempart.

Mais les Grecs n'étaient pas encore prêts à les laisser passer. De leurs boucliers, ils renforçaient les parapets, et tiraient de là sur les ennemis qui s’avançaient sous la muraille.

Ainsi, les chances du combat s'équilibraient pour eux, jusqu'au moment où Zeus donna une gloire plus éclatante à Hector, qui le premier sauta sur le mur des Grecs.

«À l'assaut, Troyens ! cria-t-il à ses compagnons. Enfoncez le mur et mettez le feu aux vaisseaux. »

Tous les Troyens l'entendirent et se jetèrent sur le mur. Mais Hector fit plus encore. Près de la porte, il saisit une énorme pierre, large à la base et pointue au sommet. Deux hommes n'auraient pu aisément la charger sur un char. Mais Zeus la lui rendit légère. Il la

lança contre les vantaux de la porte que verrouillaient deux barres.

Les vantaux volèrent en éclats, les gonds sautèrent et la porte s'abattit dans un fracas épouvantable.

Hector bondit dans le camp, son visage pareil à la nuit. Son corps brillait de l'éclat du bronze, et il tenait deux lances à la main. Seul un dieu eût pu l'affronter, quand il pénétra dans le camp, criant aux Troyens de le suivre. Aussitôt les uns escaladèrent le mur, les autres franchirent la porte. Les Grecs s'enfuirent parmi les vaisseaux, et un tumulte sans fin s'éleva.

À ce moment, Nestor, quittant sa baraque, rencontra les rois blessés, Diomède, Ulysse et Agamemnon, qui revenaient de leurs vaisseaux, fort loin de la bataille. Car le rivage, tout vaste qu'il était d'un cap à l'autre cap, n'avait pu contenir tous les vaisseaux : aussi, les avait-on tirés sur plusieurs lignes. Ainsi donc les rois, désireux de voir la bataille, avançaient ensemble, s'appuyant sur leur lance, l'âme affligée au fond de leur poitrine.

En voyant le mur écroulé et les Troyens à l'intérieur du camp, Agamemnon fut découragé. « Tirons à l'eau les vaisseaux qui sont le plus près de la mer, puis mouillons-les au large, dit-il. Ensuite nous pourrons, de nuit, tirer à l'eau les autres vaisseaux. »

« Insensé, lui répondit Ulysse, tais-toi de peur qu'un Grec n'entende ces paroles, et alors tout sera réellement perdu. C'est une armée de lâches que tu devrais conduire, si tel est ton projet. »

« Tes paroles sont dures, Ulysse, mais c'est toi qui as raison, reconnut Agamemnon. Je ne donnerai pas l'ordre aux Grecs de tirer les vaisseaux à la mer. Mais si quelqu'un a un avis meilleur, écoutons-le. »

« Il faut marcher au combat, dit le brave Diomède. Nous nous tiendrons à l'écart, étant blessés, mais nous pourrons encourager les autres. »

Ils partirent donc, et, en chemin, ils rencontrèrent Poséidon, sous les traits d'un vieillard. Le dieu adressa à Agamemnon des paroles de réconfort et redonna courage aux Grecs. Ceux-ci repoussèrent les Troyens jusqu'au moment où Zeus envoya Apollon pour jeter la panique parmi les Grecs.

Tandis que les Grecs étaient, une fois de plus, acculés à leurs vaisseaux, Patrocle arriva, tout en larmes, vers Achille.

« Mon cher Patrocle, dit Achille, pourquoi pleures-tu ? On croirait voir une fillette, qui court à côté de sa mère et s'accroche à sa robe : elle pleure et veut qu'on la prenne. Qu'y a-t-il donc ? Aurais-tu reçu

quelque message de notre pays ? Ou est-ce sur les Grecs que tu te lamentes ? Ils souffrent pourtant par leur propre faute. »

« Oh ! Achille, soupira Patrocle, ne m'en veuille pas. Trop grand est le malheur des Grecs : les meilleurs d'entre eux sont blessés. Si ton cœur est à ce point cruel que tu ne veux pas renoncer à ta colère, laisse-moi du moins emmener les Myrmidons et revêtir tes propres armes, pour essayer de sauver les Grecs. »

Ainsi implorait-il, le pauvre fou, sa propre mort. Et le fier Achille lui répondit par ces mots :

« Sans doute as-tu raison : je ne devrais pas toujours garder cette colère. Je pensais attendre que la rumeur du combat arrive près de mes vaisseaux. Mais va, prends mes armes et conduis au combat nos braves Myrmidons, puisque les Troyens, comme un nuage sombre, assiègent nos vaisseaux et que les Grecs sont acculés au rivage.

« Va, tombe sur eux avec ardeur. Sauve nos vaisseaux, et procure-moi une grande gloire. Mais quand tu auras écarté l'ennemi des vaisseaux, reviens tout de suite. Même si Zeus t'offre de remporter la victoire, tu ne devras pas combattre et amoindrir ma gloire. Ne va pas jusqu'aux murs de la ville, de crainte qu'Apollon qui aime chèrement les Troyens ne se mette sur ta route. Reviens donc, dès que tu auras sauvé les vaisseaux. »

Or, pendant qu'Achille et Patrocle parlaient, Ajax qui défendait son grand vaisseau, se trouvait être à bout de forces. Son casque résonnait sous les coups, son épaule gauche se fatiguait à porter son bouclier. Son souffle était haletant et la sueur ruisselait sur son corps. Toutefois, les Troyens n'arrivaient pas à l'ébranler.

Et voici maintenant comment le feu se mit à prendre sur les vaisseaux.

Hector, s'arrêtant près d'Ajax, frappa de sa grande épée la lance du héros et la brisa net. Ajax comprit que Zeus était contre lui. Il recula hors de portée des traits. Les Troyens alors lancèrent leurs brandons. Les flammes enveloppèrent d'abord la poupe, et, au bout d'un moment, le feu flambait sur tout le navire.

L'Iliade – Scène 10 : La mort de Patrocle

Voyant jaillir près des vaisseaux le feu dévorant, Achille se frappa les cuisses et dit à Patrocle : « Revêts vite mes armes, tandis que je rassemble les hommes. Nous ne devons pas laisser l'ennemi nous couper la retraite. »

Patrocle revêtit donc aussitôt les armes d'Achille : les jambières avec les couvre-chevilles d'argent, la cuirasse scintillante, l'épée à clous d'argent, le boucher grand et fort. Il mit sur sa tête le casque à panache et prit à la main deux lances. Il ne laissa qu'une arme d'Achille, la longue et lourde pique que nul ne pouvait manier.

Il fit atteler les immortels chevaux de son ami, tandis qu'Achille ramenait de leur camp les Myrmidons en armes. Conduits par Patrocle, ils avancèrent au combat en rangs serrés, bouclier contre bouclier, casque contre casque et homme contre homme.

Achille, lui, offrit un sacrifice à Zeus, en le priant pour le succès de Patrocle et son heureux retour.

Patrocle et ses hommes marchèrent jusqu'au moment où ils rencontrèrent les Troyens. Puis ils fondirent sur eux, comme un essaim de guêpes, et une immense clameur retentit jusqu'aux vaisseaux. Les Troyens, voyant Patrocle dans son armure brillante, à la tête des Myrmidons, crurent qu'Achille était de retour au combat, et chacun chercha à s'enfuir. Ils quittèrent les vaisseaux en flammes et les Myrmidons eurent tôt fait d'éteindre l'incendie.

Puis Patrocle, suivi de tous les Grecs, se jeta sur les Troyens. Ceux-ci, oubliant leur vaillance, ne songèrent plus qu'à la fuite.

Mais Patrocle cherchait maintenant à couper les Troyens, à les refouler vers les vaisseaux. Il ne leur permettait pas de trouver refuge dans la ville. C'est entre les vaisseaux, le fleuve et le mur élevé qu'il les chargeait et massacrait en foule.

Cependant Zeus s'interrogeait sur le sort de Patrocle. Laisserait-il, dès ce moment, Hector le tuer et le dépouiller des armes d'Achille ? Enfin il décida de permettre à Patrocle de repousser les Troyens vers leur ville et d'en tuer un grand nombre.

Aussitôt, il fit faiblir le courage d'Hector. Montant sur son char, Hector se tourna vers la fuite et exhorta les autres à fuir. Car il avait reconnu de quel côté penchait la balance sacrée de Zeus.

Alors Patrocle, aveuglé par sa victoire et désobéissant à l'ordre

d'Achille, se mit à poursuivre les Troyens. L'insensé ! S'il avait fait ce que lui conseillait Achille, il aurait pu échapper ce jour-là à la noire mort. Mais telle n'était pas la volonté de Zeus.

Un moment, il sembla même que Patrocle pourrait prendre Troie. Par trois fois il mit le pied sur le rempart. Mais Apollon le repoussa et lui dit que la ville ne devait pas être prise par lui ni même par Achille.

À ce moment, Hector venait de s'arrêter aux portes Scées. Apollon, sous les traits d'un parent d'Hector, l'invita à rejoindre Patrocle. Hector lança ses chevaux vers lui. Patrocle sauta de son char, saisit une pierre et la lança, frappant mortellement le cocher d'Hector. Puis il bondit sur lui. Hector, de son côté, sauta de son char. Alors, ils combattirent autour du corps, et, quoique Patrocle n'en sût rien, déjà apparaissait le terme de sa vie.

Car Apollon, caché dans une nuée de façon à n'être pas vu de Patrocle, le frappa du plat de la main au milieu des épaules. Les deux yeux du héros furent pris de vertige. Le casque d'Achille roula dans la poussière. Patrocle chancela. C'est alors qu'un guerrier troyen le frappa dans le dos avec sa lance, mais ce coup ne l'abattit pas. Au moment où Patrocle se repliait sur le groupe des siens, Hector le frappa un grand coup au ventre, et Patrocle tomba avec fracas.

Hector se mit à exulter devant l'adversaire abattu.

« Enorgueillis-toi si tu veux, dit Patrocle d'une voix défaillante, mais je te dis, Hector, que tu n'as plus longtemps à vivre. Voici venir la mort qui te domptera par les mains d'Achille. »

Comme il parlait, la mort interrompit son discours. Et son âme s'en fut chez Hadès, pleurant sur son destin, quittant la force et la jeunesse.

L'Iliade – Scène 11 : Le désespoir d'Achille

Tandis que la bataille continuait, Antiloque, fils du roi Nestor, courut vers les vaisseaux, porteur de la nouvelle. Il trouva Achille devant sa baraque, le cœur déjà plein d'angoisse. Mais quand il entendit la terrible nouvelle que lui donnait Antiloque en pleurant, un sombre désespoir envahit Achille. À deux mains il répandit de la cendre sur sa tête et sur son beau visage. Il s'arracha les cheveux et s'étendit de tout son long dans la poussière, tandis que les femmes que Patrocle et lui avaient prises se frappaient la poitrine en gémissant. Antiloque, qui pleurait toujours lui aussi, tenait les mains d'Achille, de crainte qu'il ne vînt à se couper la gorge.

Alors Achille poussa un cri affreux, que sa mère entendit du fond de la mer où elle était assise avec ses sœurs, les nymphes. Elle se mit à gémir à son tour, et toutes les nymphes de la mer se frappèrent la poitrine et se joignirent à sa lamentation.

« Écoutez, mes sœurs, dit-elle, les soucis de mon cœur. Je suis la mère du plus grand des héros. Je l'ai élevé et soigné comme une jeune plante et je l'ai envoyé se battre à Troie, parce qu'il avait choisi une vie courte et glorieuse. Et cette vie est assombrie par le chagrin. J'irai vers lui pour savoir quelle en peut être la raison. »

Alors elle quitta sa grotte, et toutes les nymphes la suivirent en fendant les flots. Elles arrivèrent enfin sur le rivage où se trouvaient les vaisseaux des Myrmidons. Thétis trouva là son fils Achille qui sanglotait.

Prenant la tête de son fils dans ses mains, elle lui dit : « Mon enfant, pourquoi pleures-tu ? Qu'est-ce donc qui te chagrine ? Zeus ne t'a-t-il pas donné tout ce que tu désirais, en faisant que les Grecs soient refoulés vers leurs vaisseaux ? »

« Oui, répondit Achille en gémissant, Zeus a fait tout cela pour moi. Mais quel plaisir en ai-je, maintenant que Patrocle est mort ? Je ne désire plus vivre, à moins que je ne tue Hector de ma lance. »

« Ah ! mon fils, lui dit en pleurant Thétis, ta fin est donc proche. Car, aussitôt après Hector, tu mourras. »

« Que la mort vienne donc vite, car je vais aller maintenant à la rencontre d'Hector ! Ne cherche pas, quel que soit ton amour, à me faire changer de résolution. »

« Mais, mon enfant, lui dit Thétis, les Troyens ont tes armes. C'est

Hector lui-même qui les porte. Ne va pas au combat avant demain : je t'apporterai à ce moment de nouvelles armes forgées par Héphaïstos lui-même. »

Là-dessus, elle partit pour l'Olympe : elle allait demander à Héphaïstos, le grand artisan, de fabriquer des armes pour son fils.

Elle le trouva affairé à ses soufflets et à sa forge.

« Chère Thétis, dit-il, qu'est-ce qui t'amène ici ? Dis-moi ce que tu veux et, si je puis le faire, je serai content de te servir. »

Alors Thétis lui répondit en pleurant et lui exposa la situation d'Achille.

« N'aie crainte, lui dit l'illustre Héphaïstos. Il aura des armes qui émerveilleront tous ceux qui les verront. Je voudrais seulement qu'il fût aussi facile de le protéger de la mort, quand elle viendra. »

Aussitôt, il retourna à sa forge et à ses soufflets. Il jeta dans le feu du bronze, de l'étain, de l'or et de l'argent. Il mit sur son support une grande enclume, prit d'une main le marteau et de l'autre les tenailles.

Il fabriqua d'abord un bouclier grand et fort, à cinq épaisseurs. Il mit autour une bordure étincelante. Pour le décorer, il y représenta la terre, le ciel et la mer, le soleil, la lune et les étoiles. Il y avait une ville paisible, dont le peuple dansait et chantait, et une ville assiégée. Il y avait une terre labourée, un champ moissonné, une vigne, un troupeau paissant le long d'un fleuve. Et, sur l'extrême bord du bouclier, coulait le fleuve Océan.

Quand le bouclier fut fini, il fabriqua une cuirasse qui brillait comme le feu. Il fabriqua un casque à cimier d'or et des jambières d'étain. Héphaïstos donna tout cela à Thétis. Elle, comme un faucon, fondit du haut de l'Olympe vers son fils. Quand l'Aurore en robe de safran sortit de l'Océan pour apporter la lumière aux hommes et aux dieux, Thétis arriva près des vaisseaux, portant les armes destinées à Achille.

Elle trouva son fils toujours en larmes, serrant le corps de Patrocle dans ses bras. Ses compagnons l'entouraient. À la vue des armes, ils furent saisis de terreur. Achille, au contraire, sentit la colère le pénétrer davantage, et une lueur s'alluma dans ses yeux.

« Mère, s'écria-t-il, ces armes que me fournit un dieu sont dignes des immortels. Dès maintenant, je vais m’en cuirasser. »

« Fais d'abord la paix avec Agamemnon, lui répondit Thétis. Puis, tu pourras te cuirasser et aller au combat. »

Achille partit donc en suivant le rivage de la mer, et tous, en le

voyant, prirent le chemin de l'assemblée. Diomède et Ulysse vinrent en boitant, puis ce fut Agamemnon qui sentait encore sa blessure. Quelle joie pour les Grecs de voir Achille renoncer à sa colère ! Agamemnon offrit à nouveau ses présents, mais Achille était impatient de courir au combat et ne voulait pas les attendre.

« Laisse-nous un peu de temps, Achille, dit Ulysse, car il faut que les hommes mangent et boivent. Nul ne se bat bien, s'il n'a mangé et bu. Mais un homme rassasié peut se battre tout un jour. »

Achille accepta, bien à regret, cette proposition.

D'abord Ulysse envoya des hommes à la baraque d'Agamemnon, pour rapporter à l'assemblée les présents qui avaient été promis, et ramener Briséis. Celle-ci pleura en voyant le corps de Patrocle, ce héros qui avait toujours été un ami pour elle. Puis Agamemnon immola un porc en sacrifice à Zeus. Les Grecs prirent ensuite leur repas. Seul Achille ne voulut pas manger, ni être consolé dans son chagrin.

Mais il revêtit les armes d'Héphaïstos. Elles semblaient le soulever comme des ailes. Quand il eut pris la pique de son père, qu'aucun des Grecs ne pouvait manier, il monta sur son char, resplendissant sous ses armes comme le soleil.

L'Iliade – Scène 12 : La bataille des dieux

Tandis que les Troyens s'armaient dans la plaine, attendant l'attaque d'Achille et des Grecs, Zeus convia tous les dieux à venir dans l'Olympe, et pas un fleuve, pas une nymphe n'y manqua. Quand tous se furent assis sous les portiques du palais de Zeus, Poséidon, l'Ébranleur du sol, se leva et parla en leur nom.

« Pourquoi donc, dieu de la foudre, nous as-tu convoqués ici ? As-tu quelque souci à propos des Troyens et des Grecs qui vont reprendre le combat ? »

« Tu as compris, Ébranleur du sol, répondit Zeus. C'est d'eux que je me préoccupe. Néanmoins, je resterai assis pour les observer dans un pli de l'Olympe. Vous autres, vous pourrez aller porter secours à celui des deux partis que vous voudrez. Car si Achille est laissé à lui-même, il est capable de prendre la ville avant le temps fixé. »

Tous les dieux partirent aussitôt pour le champ de bataille. Héra, Athéna, Poséidon, Hermès, le messager, et Héphaïstos se dirigèrent vers le camp grec. Arès, Apollon, Artémis, sa sœur chasseresse, Latone, leur mère, le fleuve Xanthe et la belle et souriante Aphrodite allèrent auprès des Troyens.

Tant que les dieux étaient absents, les Grecs triomphaient parce qu'Achille avait reparu. Mais à présent, quand Athéna poussa son cri de guerre, Arès se mit lui aussi à crier pour encourager les Troyens.

Zeus tonna du haut des airs ; Poséidon ébranla la terre et les cimes des monts. La ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs tremblèrent pareillement. Le roi de ceux qui sont sous terre prit peur et sauta de son trône. Maintenant Artémis se dressait en face d'Héra, Hermès en face de Latone, et Xanthe en face d'Héphaïstos. C'est ainsi que les dieux affrontaient les dieux.

Achille cependant bondissait à travers les rangs, en encourageant chacun des guerriers. Hector, de son côté, exhortait les Troyens, en leur disant de marcher contre Achille.

Apollon s'approcha alors et lui dit : « Ne t'avance pas pour affronter Achille sans quoi il te frappera de sa lance ou de son épée. »

Là-dessus, Hector se replongea dans la foule, jusqu'au moment où il vit Polydore abattu par Achille. Polydore était le plus jeune fils de

Priam et celui qu'il aimait le plus. Il triomphait de tous à la course. Son père lui avait défendu de se battre, parce qu'il était trop jeune. Mais ce jour-là, poussé par une puérile vanité, il se précipita à travers les rangs des combattants, jusqu'à ce qu'il perdît la vie.

Hector, dès qu'il vit que son frère Polydore s'effondrait au sol, les mains crispées sur sa blessure, sentit ses yeux s'embrumer. Il n'eut pas le cœur de rester plus longtemps à l'écart. Pareil à la flamme, il s'élança sur Achille en brandissant sa lance.

Achille bondit au-devant de lui, en criant : « Voici l'homme qui a tué mon plus cher ami ! Nous avons fini de nous terrer l'un devant l'autre sur tout le champ du combat. Viens donc plus près, pour arriver plus vite au terme de la mort ! »

Hector lui répondit calmement : « Ne crois pas m'effrayer par des mots, Achille. Je sais que tu es le plus brave et le plus fort. Mais tout ceci repose sur les genoux des dieux. Ils peuvent me laisser t'arracher la vie d'un coup de lance, car mon trait aussi est perçant. »

À ces mots, il brandit sa pique et la lança. Mais Athéna, d'un souffle, la détourna du glorieux Achille. Elle perdit toute sa force et tomba aux pieds d'Hector.

Achille s'élança avec sa pique, mais Apollon déroba Hector sous une brume épaisse. Trois fois Achille s'élança contre lui, et trois fois il frappa la brume profonde.

« Une fois de plus, chien, tu viens d'échapper à la mort, cria Achille en s'élançant à nouveau. Mais je t'exécuterai à un autre moment, pourvu qu'un dieu me vienne en aide. Pour l'instant, je vais m'en prendre à d'autres. »

Et Achille s'élança à travers les rangs, pareil à l'incendie qui ravage la forêt, lorsque le vent chasse les flammes en les faisant tournoyer. Il allait en tous sens, pareil à un dieu, jusqu'à ce que la terre fût inondée de sang.

À ce moment la querelle entre les dieux éclata avec violence. Ils se jetèrent les uns sur les autres avec un grand fracas. La terre et le ciel retentirent. Zeus entendit le bruit dans son Olympe. Il rit de voir Athéna frapper Arès d'une pierre au cou, pour se venger de ses insultes : le voilà étendu, les cheveux dans la poussière. Comme Aphrodite essayait de l'emmener loin du combat, Athéna la frappa en pleine poitrine, de sa forte main, et la fit tomber par terre.

Héra, la déesse aux bras blancs, sourit. Mais quand elle entendit Artémis reprocher à Apollon de ne pas se battre contre le vieux

Poséidon, elle lui enleva son arc et, avec cette arme, elle se mit à la frapper tout auprès des oreilles. La pauvre Artémis s'enfuit, toute en larmes, et alla se réfugier dans les bras de Zeus, son père. Sa mère Latone ramassa l'arc et les flèches pour les lui rapporter.

Alors les dieux retournèrent dans l'Olympe, fatigués du combat. Seul Apollon resta. Il pénétra dans Troie, craignant qu'en dépit du destin, Achille ne prît la ville le jour même.

Le vieux Priam, du haut du rempart, regardait le grand Achille qui mettait les Troyens en déroute. Il descendit en gémissant vers les portes. Il ordonna aux sentinelles de les ouvrir toutes grandes jusqu'au moment où les troupes en fuite seraient rentrées à l'abri.

Les portes ouvertes offraient aux fuyards leur seule chance de salut. Apollon s'élança à leur rencontre, tandis qu'épuisés, ils fuyaient vers la ville, toujours suivis par Achille.

Alors Apollon détourna Achille de la ville, en prenant les traits d'un Troyen et en courant devant lui à très peu de distance, en direction du Xanthe.

Pendant ce temps, les Troyens, apeurés comme des faons, faisaient irruption dans la ville. Ils n'avaient même pas osé s'attendre les uns les autres hors de la ville et du rempart, pour savoir qui avait échappé et qui était mort au combat.

Seul, Hector restait, par la volonté du destin, en dehors de la ville, devant les portes Scées.

L'Iliade – Scène 13 : La mort d'Hector

Hector restait là, devant les portes, résolu à se battre avec Achille. Mais ce fut le roi Priam qui, le premier, vit Achille arriver en courant dans la plaine. Ses armes brillaient comme l'astre éclatant de l'arrière-saison qu'on appelle le Chien d'Orion. Le vieillard gémit, puis, tendant ses bras vers Hector, il lui dit :

« Rentre donc dans nos murs pour sauver notre ville. Aie aussi pitié de moi, ton vieux père, qui ne suis pas trop vieux pour souffrir si mes fils sont tués, ma ville détruite, ma maison pillée, mes filles traînées en esclavage. Car c'est moi qui recevrai le dernier la mort, en attendant que mon corps soit livré aux chiens. »

Tout en parlant, le vieillard arrachait ses cheveux blancs. Mais Hector restait inébranlable. Sa mère, de son côté, le suppliait en pleurant, sans le persuader davantage. Il était toujours là, son bouclier appuyé contre le mur, regardant approcher le redoutable Achille.

« Mieux vaut, se disait-il, vider au plus tôt notre querelle. Sachons à qui de nous Zeus entend donner la gloire. »

Cependant Achille s'approchait, pareil au dieu de la guerre, et ses armes brillaient comme du feu.

Hector frémit en le voyant si près. Il n'eut plus le courage de rester où il était. Laissant derrière lui les portes, il prit la fuite.

Achille s'élança derrière lui, comme un épervier fond sur une colombe. Ils passèrent la guette et le figuier, et prirent la grand-route ; enfin, ils arrivèrent aux sources du Xanthe.

Et la course continua : devant, c'était un brave qui fuyait, mais c'était un bien plus brave encore qui le poursuivait. La lutte était acharnée, car la vie d'Hector en était l'enjeu. Trois fois ils firent le tour de la ville. Tous les dieux les contemplaient. Zeus se désolait pour Hector et aurait voulu le sauver, mais Athéna s'y opposait absolument.

« Quoi ! s'écria-t-elle. Un simple mortel, marqué depuis longtemps par le destin, tu voudrais le soustraire à la mort ? »

C'était comme dans un rêve, quand deux hommes se poursuivent : l'un ne peut pas se dérober à l'autre, ni l'autre l'atteindre. Enfin, quand ils revinrent auprès des fontaines pour la quatrième fois, Apollon, qui avait aidé Hector dans sa fuite, l'abandonna. Et Athéna

s'approcha de lui, sous les traits d'un de ses frères, et lui offrit perfidement son aide.

« Frère, lui dit-elle, Achille te fait rude violence en te poursuivant tout autour de la ville. Allons ! arrêtons-nous et résistons sur place. »

Encouragé par ces paroles, Hector se tourna vers Achille et lui dit :

« Je ne veux plus te fuir, Achille. Combattons. Je t'aurai, ou tu m'auras. Mais d'abord, faisons une promesse devant les dieux. Si Zeus m'accorde la victoire, je rendrai ton corps aux Grecs, une fois que je l'aurai dépouillé de ses armes. Promets-moi d'en faire autant. »

Achille jeta sur lui un regard furieux et répondit : « Ne viens pas me parler d'accords. Il n'y a pas de pacte loyal entre les lions et les hommes, ni entre les loups et les agneaux. Entre toi et moi il ne peut y avoir que de la haine. Rappelle à toi tout ton courage, car je vais te faire payer tous les chagrins que tu m'as causés. »

Il dit, et lança sa longue pique. Mais Hector s'accroupit : la pique passa au-dessus de lui, et vint se ficher dans la terre. Athéna l'arracha et la rendit à Achille, sans être vue d'Hector.

Hector brandit sa pique et la lança. Elle atteignit le milieu du bouclier, mais rebondit à distance. Hector s'irrita de voir que son trait était parti pour rien. Il appela pour demander une seconde lance à son frère, mais celui-ci n'était plus près de lui. Alors Hector comprit que les dieux l'avaient trompé et que sa mort était proche.

« Eh bien ! je vais l'affronter vaillamment, » se dit-il.

Alors, tirant son glaive, il s'élança sur Achille, comme un aigle fond sur un agneau. Achille aussi bondit, plein d'une ardeur sauvage, cherchant un point du corps que l'armure laissait à découvert. Il le trouva sur le cou, près de la clavicule, et c'est là qu'il plongea sa pique.

Hector tomba dans la poussière, et Achille s'écria triomphant :

« Insensé, tu croyais peut-être, quand tu dépouillais Patrocle, qu'il ne t'en coûterait rien. Mais un vengeur beaucoup plus fort se tenait près des vaisseaux : moi, qui viens de t'abattre. Maintenant, Patrocle recevra les honneurs funèbres, tandis que tu seras dévoré par les chiens. »

Hector mourant lui dit encore :

« Songe, avant de faire cela, que les dieux peuvent t'en tenir rancune. Car toi aussi, tu tomberas devant les portes Scées, sous les

coups de Pâris et d'Apollon. »

La mort coupa court à ses paroles, et son âme s'en alla chez Hadès, pleurant sur son destin, quittant la force et la jeunesse.

Achille alors dépouilla le mort de ses armes. Les autres Grecs accoururent autour de lui, admirant sa taille et sa beauté. Et chacun, en passant, lui portait un coup de lance, car Hector était désormais inoffensif.

Achille se livra ensuite à une action infâme. Il coupa les tendons des pieds d'Hector, et y passa des lanières de cuir qu'il attacha à son char. Puis il monta sur le char et s'élança dans la plaine, traînant le corps d'Hector derrière lui : ses cheveux sombres se déployaient et sa tête jadis charmante gisait dans la poussière.

Les Troyens avaient peine à empêcher Priam de sortir des portes.

Cependant les sanglots, les gémissements parvinrent jusqu'à la chambre où se tenait la femme d'Hector, tissant un châle de pourpre sur lequel elle semait toutes sortes de fleurs. La navette tomba de sa main, et elle sortit en courant de la maison, comme une folle, suivie de deux servantes.

Dès qu'elle eut rejoint le mur et la foule, elle s'arrêta, debout sur le rempart, et jeta les yeux de tous côtés. Elle aperçut Hector traîné devant la ville. Alors une nuit sombre enveloppa ses yeux, et elle tomba en arrière, pâmée.

Les Troyennes accoururent autour d'elle. Quand elle put à nouveau parler, elle s'écria : « Hector, voici que tu me laisses veuve dans le palais. Et voici notre fils Astyanax orphelin. Qu'adviendra-t-il de lui ? La peine et les chagrins vont être son partage. »

Ainsi parlait-elle en pleurant, et les femmes gémissaient avec elle.

L'Iliade – Scène 14 : Le rachat d'Hector

Achille continuait de pleurer son ami Patrocle. Chaque jour à l'aube, après une nuit d'insomnie, il attelait ses chevaux à son char. Trois fois de suite, il traînait le corps d'Hector autour du tertre de Patrocle, puis le laissait étendu, le front dans la poussière.

Apollon cependant préservait le corps de toute dégradation, et beaucoup parmi les dieux prenaient Hector en pitié. Seules Héra et Athéna ne voulaient pas pardonner à Troie et à la famille de Priam, à cause du choix fatal que Pâris avait fait.

Mais quand vint le douzième jour, Apollon demanda avec insistance qu'on fît quelque chose pour Hector.

Aussi, Zeus envoya-t-il un message à Achille, par l'intermédiaire de sa mère Thétis : qu'il accepte la rançon du cadavre, quand Priam la lui offrirait.

Entre temps, Zeus envoya Iris vers Priam. Quand le roi entendit à son oreille la voix de la déesse, il trembla de crainte. Mais il n'hésita pas. Il ordonna immédiatement à ses fils d'équiper un chariot à mules, et d'attacher dessus une corbeille. Il alla lui-même dans la chambre haute, en bois de cèdre, qui contenait maints objets précieux.

Il prit dans ses coffres douze belles robes, douze manteaux, autant de tapis, de châles et de tuniques. Il prit dix lingots d'or, deux trépieds luisants, quatre chaudrons et une coupe magnifique.

Puis il pressa ses fils de charger sur le chariot l'immense rançon d'Hector.

À ce moment, la reine Hécube apporta du vin dans une coupe d'or pour faire une libation à Zeus. En réponse, Zeus envoya son aigle : l'oiseau, heureux présage, apparut sur la droite.

Aussitôt Priam monta sur son char à chevaux et le poussa dans la plaine. Devant lui, un guerrier troyen conduisait le chariot à mules. Quand ils s'arrêtèrent pour faire boire mules et chevaux dans le fleuve, Zeus envoya Hermès, sous les traits d'un jeune prince : le dieu les conduisit, sans que personne les aperçût, à la baraque d'Achille.

Puis Hermès s'en retourna vers l'Olympe, tandis que Priam entrait dans la maison. Achille était assis avec deux serviteurs.

Priam lui saisit les genoux et lui baisa les mains – ces mains qui

avaient tué tant de ses fils. Achille et ses hommes se regardèrent, stupéfaits.

Priam se mit alors à supplier Achille. Il rappela au héros le souvenir de son vieux père. Achille tout ému écarta doucement le vieillard, puis les deux hommes éclatèrent en sanglots. Priam, prostré aux pieds d'Achille, pleurait Hector. Achille pleurait tantôt son père, et tantôt Patrocle.

Quand il eut bien pleuré, Achille prit le vieillard par la main et le releva.

« Malheureux, dit-il, que de maux tu as endurés ! Et quel courage tu as de venir ainsi, tout seul, au camp des Grecs ! Console-toi : je vais te rendre ton fils. »

Achille fit enlever du chariot l'immense rançon d'Hector. Il ordonna aux servantes de laver le corps, de l'oindre et de l'envelopper, en plus de la tunique, d'une belle pièce de lin. Puis il retourna à sa baraque et dit à Priam :

« Ton fils t'est rendu, comme tu le demandais. Il est étendu sur un lit. Quand viendra l'aube, tu le verras, en l'emmenant. Pour l'instant, songeons à manger. Plus tard, tu pourras encore pleurer ton fils, lorsque tu l'auras ramené à Troie. »

Achille tua ensuite un mouton blanc. Ses hommes l'écorchèrent et le découpèrent ; ils embrochèrent les morceaux, et les firent rôtir avec soin. Ils servirent le pain à table, dans de riches corbeilles, et Achille lui-même partagea la viande.

Bientôt Priam dit à Achille : « Donne-moi maintenant un lit, car depuis que mon fils a perdu la vie, je n'ai pas fermé la paupière. Et je n'avais pris, avant ce repas, ni nourriture ni boisson. »

Achille ordonna qu'on mît un lit sous le porche, avec des couvertures de pourpre, des tapis par-dessus, et des manteaux épais pour s'envelopper. Les servantes apprêtèrent ce lit à la lueur des torches.

« Et maintenant, dit Achille, combien de jours désires-tu pour les funérailles d'Hector ? Je veux, pendant ce temps, arrêter le combat. »

« Si tu permets que j'accomplisse les funérailles d'Hector, je t'en saurai beaucoup de gré, lui répondit Priam. Nous pourrions le pleurer neuf jours ; le dixième, nous l'ensevelirions et ferions le banquet funèbre. Le onzième, nous lui élèverions un tombeau. Et le douzième, nous reprendrons la lutte, s'il le faut. »

« Il en sera comme tu le désires, » lui dit Achille, en prenant au

poignet la main du vieillard. Puis Priam s'étendit pour dormir.

Tandis que tous les autres – dieux et hommes – étaient endormis, Hermès vint dire à Priam de se lever et de s'en aller avant l'aube. Priam s'éveilla et fit lever son compagnon. Hermès les conduisit lui-même à travers le camp, puis il les quitta, et ils se dirigèrent vers la ville, tandis que l'Aurore en robe de safran s'épandait sur toute la terre.

Cassandre, fille de Priam, fut la première à reconnaître le vieillard. Elle était montée en haut de la citadelle et de là elle vit son père, debout sur son char, et Hector, étendu sur le lit que portaient les mules.

« Troyens et Troyennes, s'écria-t-elle, vous qui naguère avez accueilli Hector revenant vivant du combat, venez le voir maintenant. »

Bientôt il ne resta plus dans la ville ni homme ni femme. Ils sortirent tous pour aller rencontrer près des portes celui qui ramenait le mort.

Ils reconduisirent Hector dans son palais, et l'y déposèrent sur un lit ajouré. À ses côtés, ils placèrent des chanteurs qui entonnèrent leur chant funèbre, tandis que les femmes leur répondaient par des sanglots.

Puis ce fut Andromaque qui, aux femmes, donna le signal des plaintes. « O mon époux, tu meurs bien jeune, me laissant veuve en ta maison. Et il est bien petit, notre fils ! Je ne crois pas qu'il arrive à l'âge d'homme, maintenant que tu es mort, toi le défenseur de la ville. »

Hécube, à son tour, se lamenta sur son fils. Hélène aussi pleura Hector, car il était le seul Troyen, hormis Priam, qui ne lui eût jamais adressé un mot de blâme. Et toute la ville gémissait à leur suite.

Puis le vieux Priam donna des ordres à son peuple. Ils attelèrent des mules et des bœufs à leurs chariots, et pendant neuf jours ils amenèrent de la montagne une énorme quantité de bois. À l'aube du dixième jour, ils portèrent le corps du vaillant Hector sur le bûcher et y mirent le feu.

Le lendemain, le peuple s'assembla à nouveau autour du bûcher. On éteignit avec du vin les dernières flammes. Puis les frères d'Hector et ses compagnons recueillirent ses blancs ossements, les déposèrent dans un coffret d'or, qu'ils recouvrirent de voiles de pourpre. Ils déposèrent tout cela dans une fosse profonde, qu'ils

recouvrirent de grosses pierres et surmontèrent d'un tertre.

Ils retournèrent ensuite à la ville, où un grand banquet funèbre fut donné dans le palais du roi Priam.

Ainsi célébra-t-on les funérailles d'Hector.

L'Iliade – Scène 15 : La prise de la ville

NOTA. – Ce dernier épisode n'appartient pas à l'Iliade proprement dite. Il est adapté de l'Odyssée d'Homère, et surtout de l'Enéide de Virgile.

Alors les Grecs construisirent, avec l'aide d'Athéna, un cheval gigantesque en bois de sapin. Ils firent croire que c'était une offrande aux dieux pour leur retour. Mais ils cachèrent furtivement, dans les flancs du colosse, l'élite de leurs guerriers en armes.

Or, non loin du rivage, en vue de Troie, il y avait une île, du nom de Ténédos. C'est là que les Grecs firent voile, et ils cachèrent leurs vaisseaux sur les plages désertes. Pendant ce temps, les Troyens les croyaient partis et portés par le vent vers Mycènes.

À Troie, la joie succéda à l'affliction. Les portes qui avaient été si longtemps fermées s'ouvrirent toutes grandes. Quelle joie de pouvoir errer librement à travers le camp grec, de voir l'emplacement des vaisseaux et le rivage abandonné !

Les Troyens restaient stupéfaits à la vue du cheval, don funeste fait à la déesse Athéna, et admiraient sa taille prodigieuse. C'est alors qu'un homme leur conseilla de l'introduire dans la ville et de le placer dans la citadelle même. Était-ce trahison, ou déjà les destinées de Troie s'accomplissaient-elles ? Nul ne pourrait le dire.

À la nouvelle de ce projet, le prêtre Laocoon accourut, furieux, du haut de la citadelle. « Mes pauvres concitoyens, s'écria-t-il alors qu'il était encore loin, quelle folie est la vôtre ? Croyez-vous que les ennemis sont réellement partis ? Pensez-vous qu'il est prudent d'accepter des Grecs un présent ? Ou bien des hommes sont cachés dans ce bois ; ou bien c'est une machine de guerre, faite pour épier nos demeures et fondre d'en haut sur la ville ; ou encore il y a là un piège que j'ignore. Défiez-vous de ce cheval, Troyens ! »

À ces mots, il lança un énorme javelot sur les flancs de la bête. Et si la volonté des dieux n'avait pas été contraire, les Troyens se seraient joints à lui pour saccager le repaire des Grecs, et Troie serait debout aujourd'hui encore.

Mais les dieux envoyèrent un terrible présage. Comme Laocoon, prêtre de Poséidon, était sur le point d'immoler un taureau au pied des autels, voici qu'arrivèrent de la mer deux terribles serpents. Se jetant sur Laocoon et ses fils, ils les dévorèrent tous trois.

Alors une grande frayeur saisit tous les cœurs. Le bruit courut que Laocoon avait été châtié pour avoir frappé de son javelot le bois sacré. Aussi tous crièrent-ils qu'il fallait conduire le cheval dans la ville et implorer la protection de la déesse.

On fit une brèche dans les remparts. Chacun se mit à l'œuvre. On glissa des roues sous les pieds du cheval, on passa des cordes autour de son cou. Et tandis que garçons et filles chantaient des hymnes sacrés, il s'avançait en glissant jusqu'au centre de la ville.

Quatre fois il s'arrêta au passage de la brèche, et quatre fois dans ses flancs retentit le bruit des armes. Mais, sans y prendre garde, les Troyens continuèrent. Ils placèrent le monstre fatal dans la citadelle consacrée, tandis que les temples étaient ornés de feuillages de fête.

Cependant, la Nuit s'élançait de l'Océan. Bientôt les Troyens furent plongés dans un profond sommeil. Et déjà l'armée grecque, partie de Ténédos, voguait en bon ordre vers ces rivages familiers.

À la vue d'une flamme sur le vaisseau royal, un Grec, qui s'était mêlé aux Troyens, ouvrit le cheval de bois et libéra ses compatriotes cachés à l'intérieur.

Ils se précipitèrent dans la ville endormie, massacrèrent les sentinelles et, ouvrant les portes, accueillirent leurs compagnons. Les cris des guerriers et l'accent des clairons s'élevèrent à la fois, et les Grecs portèrent partout dans la ville le fer et le feu.

Ainsi tomba cette ville antique, qui avait été pendant de longues années la reine de l'Asie. Et les cadavres de ses enfants jonchaient de toutes parts les rues et les maisons et le seuil même des temples.

L'Odyssée – Introduction

Voici l'histoire d'Ulysse, fils de Laerte, de qui le monde entier connaît la renommée.

Sa patrie était l'île rocheuse d'Ithaque, nourrice d'hommes vigoureux.

Et vraiment Ulysse avait besoin de toute sa force.

Car voici le récit de son retour de Troie et de toutes les épreuves que Zeus lui imposa, après neuf ans de guerre.

L'Odyssée – Scène 1 : Au pays des mangeurs de lotus

De Troie, les vents emportèrent Ulysse, ses douze forts vaisseaux et leurs équipages à Ismaros. Là, comme un guerrier de cette époque, il trouva naturel de piller la ville et de tuer les hommes. Il prit les femmes et toutes les richesses pour les partager entre ses compagnons.

Puis le sage Ulysse conseilla à ses hommes de fuir d'un pied rapide. Mais eux, dans leur folie, ne l'écoutèrent pas. Ils s'attardèrent sur le rivage à boire et à manger, jusqu'au moment où arrivèrent les habitants des bourgades voisines. Et dans la grande bataille qui s'ensuivit, plusieurs compagnons d'Ulysse furent tués.

Les autres quittèrent ce rivage, le coeur tout affligé. Ce n'était là pourtant que le début de leurs épreuves.

Zeus, l'Assembleur de nuées, déchaîna sur les vaisseaux un furieux Vent du Nord, et il couvrit de nuages la terre et la mer. Alors la nuit tomba du ciel. Les navires donnaient de la bande et les voiles étaient déchirées par le vent.

Quand l'ouragan s'apaisa, ils n'étaient plus bien loin d'Ithaque. Mais au moment où ils doublaient le cap Malée, les flots, le courant et le vent entraînèrent les navires au delà de Cythère.

Quand ils atteignirent de nouveau la terre, après avoir été, neuf jours durant, emportés par les vents funestes, ils étaient dans le pays des mangeurs de lotus. Ceux-ci leur témoignèrent assez de bienveillance. Ils offrirent aux compagnons d'Ulysse un peu de leur nourriture.

Mais, hélas, quiconque goûtait le fruit à la douceur de miel ne songeait plus à son retour. Il voulait rester là, parmi les mangeurs de lotus, à se gorger de ces fruits savoureux.

Ulysse dut les ramener de force, tout en larmes, à leurs vaisseaux. Et avant qu'aucun autre ait pu goûter au lotus, il les fit asseoir à leurs bancs de rameurs, et les navires fendirent la mer écumante.

L'Odyssée – Scène 2 : Dans l'antre du Cyclope

Poursuivant leur route, le coeur toujours affligé, Ulysse et ses compagnons arrivèrent au pays des Cyclopes, géants à un seul oeil, brutes sans foi ni lois. S'en remettant aux dieux, les Cyclopes ne faisaient ni plantation, ni labourage. Tout poussait pour eux sans culture : blé, orge et vigne aux lourdes grappes. Ils ne construisaient pas de vaisseaux pour commercer par mer. Ils habitaient dans des antres creux, au sommet des montagnes, et chacun faisait la loi à ses enfants et à ses femmes, sans se soucier de personne d'autre.

Or, une île broussailleuse s'étendait non loin du port. Elle ne nourrissait que des chèvres sauvages. Ce n'était pourtant pas un endroit sans valeur : il y avait des prairies bien arrosées, un sol riche, un port au sûr mouillage. Enfin, au fond du port, une source d'eau claire jaillissait d'une caverne, et des peupliers s'élevaient à l'entour.

C'est là qu'un dieu les conduisit, par une nuit de brume. Personne n'avait aperçu l'île, ni vu les grandes vagues qui roulaient contre la grève, avant que l'on échouât les vaisseaux.

Les vaisseaux échoués, les hommes amenèrent les voiles. Puis ils descendirent sur la grève où ils dormirent jusqu'à l'aube.

Au matin, ils partirent en reconnaissance dans l'île. Et les nymphes firent lever de leur gîte tant de chèvres sauvages que les hommes, prenant leurs arcs et leurs piques, eurent vite assez de gibier pour faire un bon repas. Ils festoyèrent donc tout le jour, mangeant force viandes et buvant du bon vin.

Jetant les yeux sur la terre des Cyclopes, qui était toute proche, ils apercevaient ses fumées ; ils entendaient des voix, des bêlements. Aussi, après une seconde nuit sur la grève, Ulysse décida de s'y rendre.

Ulysse assembla ses gens et leur dit : « Restez ici pour le moment, vous autres, mes bons compagnons, tandis que moi, avec mon vaisseau et mes camarades, je tâcherai de savoir quels hommes se sont là. »

Puis il monta à bord avec ses camarades, et bientôt ils frappaient de leurs rames la mer écumante. Arrivés à cette contrée, ils virent, à la pointe extrême, près de la mer, une haute caverne où étaient parqués des troupeaux de brebis et de chèvres. Tout autour était un

enclos fait de pierres et de troncs de pins et de chênes. C'est là qu'habitait un géant monstrueux, plus semblable à un pic boisé qu'à un homme mangeur de pain.

Ulysse ordonna à l'équipage de rester près du vaisseau ; il ne prit avec lui que douze hommes d'élite. Ils emportaient avec eux une outre de bon vin et un sac de provisions, car Ulysse avait aussitôt pressenti qu'il rencontrerait un homme très fort, sauvage sans foi ni lois.

Quand ils arrivèrent à la caverne, ils n'y trouvèrent personne. Le Cyclope était au pâturage avec ses grasses brebis. Ils entrèrent donc et regardèrent autour d'eux.

Il y avait des claies chargées de fromages, des enclos bondés d'agneaux et de chevreaux. Il y avait de grands vases pleins de lait jusqu'au bord.

« Prenons les fromages, les agneaux, les chevreaux, et regagnons notre vaisseau », dirent les hommes.

Comme il eût mieux valu qu'Ulysse les écoutât ! Mais il voulait voir le géant, et recevoir de lui les présents d'hospitalité que tout homme offrait d'ordinaire à l'étranger qui lui faisait visite.

Ils allumèrent donc un feu, firent un sacrifice aux dieux et se mirent à manger des fromages en attendant le retour du géant.

Il arriva enfin, portant une lourde charge de bois sec pour préparer son souper. Il déchargea le bois avec un tel fracas que les hommes coururent se cacher. Puis il poussa dans l'antre les bêtes qu'il devait traire, laissant dehors, dans l'enclos, les béliers et les boucs. Avant de se mettre à traire, il ferma l'entrée avec un gros bloc de pierre – un bloc que vingt bons chariots à quatre roues n'auraient pas déplacé du sol.

Quand il eut achevé tout son travail, il aperçut les hommes.

« Qui êtes-vous ? leur cria-t-il. Et d'où venez-vous ? Faites-vous du commerce ? ou êtes-vous des pirates, qui errez à l'aventure ? »

En entendant ces mots prononcés d'une voix terrible, leur coeur fut brisé d'épouvante. Ulysse cependant lui répondit avec assez de fermeté. Il lui dit qu'ils étaient des guerriers qui s'étaient égarés à leur retour de Troie.

« Nous voici maintenant à tes genoux, dit-il. Souviens-toi, noble seigneur, que Zeus lui-même accompagne les étrangers qui le révèrent. »

Mais le géant au coeur sans pitié répondit : « Tu es bien naïf si tu crois qu'ici nous nous soucions des dieux. Nous sommes plus forts

qu'eux. »

Là-dessus, il étendit les bras et saisit deux des hommes. Il leur brisa la tête contre terre, puis découpa leurs membres et en fit son souper.

À la vue de ces actes monstrueux, les autres pleuraient et levaient les mains vers Zeus. Mais ils ne savaient que faire.

Quand le Cyclope eut achevé son repas de chair humaine et bu, par-dessus, du lait pur, il s'étendit pour dormir au milieu de ses brebis. Alors Ulysse pensa à plonger son épée aiguë dans la poitrine du monstre. Mais une autre idée le retint. Comment lui et ses compagnons pourraient-ils s'échapper, avec ce grand rocher qui barrait la porte ?

Lorsque parut l'Aurore, le géant alluma son feu et se mit à traire ses brebis. Puis il saisit encore deux hommes pour son déjeuner. Quand il eut mangé, il retira la pierre, fit sortir ses brebis, et replaça la pierre sans aucune difficulté.

Puis il emmena ses grasses brebis vers la montagne. Ulysse restait là, méditant son malheur et songeant à sa vengeance.

Or voici le projet qui parut le meilleur à Ulysse. Le Cyclope avait laissé dans l'antre un bois d'olivier encore vert dont il entendait se servir comme massue. Il était aussi grand que le mât d'un navire à vingt bancs de rameurs. Mais Ulysse en coupa un morceau long d'une aune qu'il fit polir à ses compagnons. Il en tailla une extrémité et la durcit au feu. Puis il cacha ce pieu sous la litière.

« Tirons maintenant au sort, dit Ulysse à ses hommes, pour savoir qui m'aidera à enfoncer le pieu dans l'oeil du Cyclope, quand il sera bien endormi. »

Quatre hommes furent bientôt choisis, et c'étaient les meilleurs. Cela faisait cinq avec Ulysse.

Le soir, le Cyclope revint. Il fit rentrer tout son troupeau, béliers et brebis. Il referma la porte avec la grosse pierre et il se mit à traire.

Puis il prit encore pour son souper deux compagnons d'Ulysse.

Alors Ulysse s'approcha de lui, tenant dans ses mains une jatte de vin noir.

« Bois ce vin, lui dit-il, après la chair humaine que tu viens de manger. »

Le Cyclope prit la jatte et la vida. Puis il en demanda une seconde fois, promettant en retour un beau présent.

Ulysse lui versa une deuxième, puis une troisième rasade. Ce vin

épais, que les Grecs buvaient mélangé à beaucoup d'eau, le Cyclope l'avalait à grandes gorgées. Il lui monta bientôt à la tête.

« Quel est ton nom ? » demanda-t-il à Ulysse.

« Personne », lui répondit Ulysse.

« Personne, tu seras le dernier à être mangé, repartit le monstre cruel. Tel sera mon présent. »

Ce disant, il s'affaissa à terre, vaincu par le sommeil.

Ulysse saisit le pieu et déposa sa pointe dans le feu. Quand le pieu fut près de flamber, Ulysse et ses compagnons l'enfoncèrent en le faisant tourner dans l'oeil du géant. L'oeil brûlé fumait et grésillait.

Le Cyclope poussa un gémissement terrible, et la roche retentit alentour. Affolé de douleur, il arracha le pieu. Il le jeta loin de lui, en appelant ses voisins qui avaient leurs cavernes entre les pics battus des vents.

Les autres Cyclopes, entendant son cri, accoururent de tous côtés.

« Qu'y a-t-il ? lui crièrent-ils du dehors. Est-ce toi que l'on tue par ruse ou par force ? »

« Qui me tue, amis ? Personne, et c'est par ruse. »

« Si personne ne te tue, lui répondirent ses voisins, c'est sans doute quelque mal que t'envoient les dieux. Prie donc Poséidon, notre père. » Et ils s'en allèrent.

Ulysse riait tout bas de voir comment l'habile invention de son nom les avait trompés. Cependant, le Cyclope, gémissant de douleur, avait retiré la pierre de la porte. Il s'assit à l'entrée de la caverne, les deux bras étendus pour prendre quiconque essaierait de sortir avec les moutons.

Ulysse, de son côté, faisait toutes sortes de projets, et voici celui qui lui parut le meilleur. Il lia les béliers trois par trois, et attacha un homme sous la bête du milieu. Pour lui-même, il choisit le plus gros bélier du troupeau. Il se blottit sous son ventre velu, s'accrochant des deux mains à sa merveilleuse toison.

Dès que parut l'aurore, le troupeau sortit pour aller au pâturage. Le Cyclope tâtait l'échine de toutes ses bêtes. Mais il ne s'aperçut pas que des hommes étaient attachés sous le ventre des béliers.

Quand le grand bélier sortit, le dernier de tous, le géant lui dit, après l'avoir tâté : « Doux bélier, toi qui es toujours le premier, tu es le dernier aujourd'hui. Regrettes-tu l'oeil de ton maître ? cet oeil qu'un scélérat a crevé, après avoir noyé mes esprits dans le vin. Ah ! si tu pouvais parler et me dire où il est, ce Personne, comme je lui briserais la tête contre terre ! »

Enfin, il laissa sortir le grand bélier. Arrivé à quelque distance de l'antre, Ulysse se détacha de dessous le bélier. Puis, il détacha ses compagnons.

Alors, poussant vivement les moutons devant eux, ils regagnèrent le navire.

Le reste de l'équipage accueillit avec joie les rescapés, et se mit à pleurer les autres à grands cris. Mais Ulysse leur défendit de pleurer ; il leur ordonna de charger en hâte les moutons et de reprendre la mer.

Bientôt, ils frappaient de leurs rames la mer écumante. Quand il ne fut pas trop loin pour faire entendre sa voix, Ulysse cria au Cyclope : « Voilà la punition de Zeus pour avoir osé manger des hôtes en ta maison ! »

Furieux, le Cyclope arracha la cime d'une montagne et la lança dans la mer. Sa chute produisit un remous qui rejeta le navire à la côte.

Ulysse saisit une gaffe pour l'en écarter, en excitant ses hommes à ramer de toutes leurs forces. Mais quand ils furent un peu plus loin, Ulysse ne put s'empêcher de crier de nouveau : « Si quelqu'un te demande qui t'a crevé l'oeil, dis-lui que c'est Ulysse, le fils de Laerte, d'Ithaque ! »

Le Cyclope lui répondit en gémissant : « Un devin m'avait annoncé autrefois que je serais aveuglé des mains d'Ulysse. Mais je pensais que ce serait un homme grand et fort, et non pas un nabot comme toi. Reviens donc, Ulysse, que je t'offre tes présents d'hospitalité, et que je charge mon père Poséidon de te remettre en route. »

Ulysse lui répliqua avec mépris, et le géant blessé pria Poséidon en levant les mains vers le ciel : « Écoute-moi, Poséidon, qui portes la terre. Si je suis vraiment ton fils, fais que jamais Ulysse ne revienne en sa maison. Ou, s'il doit revoir sa maison et les siens, que ce soit un jour lointain, après la perte de tous ses compagnons, sur un vaisseau étranger, et qu'il trouve le malheur chez lui. »

Telle fut sa prière, et le dieu de la mer sombre l'entendit. Le Cyclope lança un autre gros rocher, mais le remous poussa le navire vers l'île, où les hommes retrouvèrent bientôt leurs compagnons.

Là, sur la grève, ils firent le partage des moutons, et chacun reçut sa juste part. Le grand bélier fut donné à Ulysse, qui le sacrifia à Zeus.

Mais Zeus n'agréa pas le sacrifice. Il songeait au moyen de

détruire tous ces forts vaisseaux avec leurs braves équipages.

Les hommes cependant festoyèrent tout le jour, mangeant force viandes et buvant du bon vin. Et quand la nuit tomba, ils se couchèrent sur la grève. À l'aube, ils se mirent à la rame, pleurant leurs compagnons perdus, mais heureux d'être encore en vie.

L'Odyssée – Scène 3 : Éole, le maître des vents

Ils s'arrêtèrent ensuite dans l'île d'Éolie. C'était une île flottante, entourée d'un mur de bronze. Éole, le maître des vents, y vivait avec toute sa famille.

Ulysse et ses compagnons furent pendant un mois les hôtes du roi. Ulysse lui raconta en détail toute leur histoire.

Quand le moment de partir fut venu, Éole donna à Ulysse une outre en cuir de boeuf, dans laquelle il avait enfermé tous les vents. Car Zeus lui en avait confié la garde, pour qu'il les déchaînât ou les retînt, à son gré.

Éole attacha l'outre avec un fil d'argent, afin qu'aucune brise ne pût s'échapper. Mais il laissa souffler le Zéphyre, pour pousser les vaisseaux. Toutes ces précautions ne servirent pourtant de rien. La folie des hommes gâta tout.

Ils naviguèrent neuf jours et neuf nuits. Le dixième jour, la terre de leur patrie était en vue. Ils apercevaient les feux des bergers dans le lointain.

Ulysse jusque-là avait tenu l'écoute, pour arriver plus vite au terme du voyage. Mais alors, épuisé de fatigue, il tomba dans un profond sommeil.

Les hommes se mirent à murmurer entre eux. Ils disaient : « Quelle chance a Ulysse ! Où qu'il aille, il reçoit de riches présents, sans compter les trésors qu'il ramène de Troie. Et nous, qui avons fait un aussi long chemin, nous rentrons chez nous les mains vides. Éole vient encore de lui donner des présents. Jetons donc un coup d'oeil dans cette outre. »

Tous se rangèrent à cet avis funeste. Ils ouvrirent l'outre, et les vents s'échappèrent. Aussitôt, la tempête les saisit et les ramena au large, loin de leur patrie.

Réveillé par la tempête, Ulysse songea à se jeter à la mer pour y chercher la mort. Puis s'étant raisonné, il s'étendit dans la cale, enveloppé de son manteau, et laissa souffler la tempête.

L'Odyssée – Scène 4 : Les terribles Géants

La tempête ramena vers l'île d'Éolie Ulysse et ses compagnons. Ils en repartirent et arrivèrent, le septième jour, dans un port, dont l'entrée se resserrait entre deux caps. Ils amarrèrent dans ces eaux calmes tous leurs vaisseaux – tous, sauf celui d'Ulysse, qui était amarré au dehors, à l'extrémité du port.

Ulysse grimpa sur la falaise pour découvrir le pays. Mais il ne vit rien qu'une fumée montant du sol. Alors il envoya trois hommes reconnaître quels gens habitaient là.

Les hommes suivirent un chemin battu et, en approchant de la ville, ils rencontrèrent une jeune géante qui était sortie pour puiser de l'eau à une source. Ils lui demandèrent qui était le roi : aussitôt, elle leur montra le toit élevé de la maison de son père.

Là, un terrible accueil les attendait. Car son père saisit sur le champ un des hommes pour en faire son repas. Les deux autres s'enfuirent vers leurs vaisseaux. Mais de terribles géants accoururent de tous côtés, lançant des rocs qui fracassaient les navires et harponnaient les hommes comme des poissons.

Seul, le vaisseau d'Ulysse, amarré à l'extérieur du port, échappa à ce terrible destin. Car Ulysse, à la vue de ces scènes d'horreur, trancha de son épée le câble du navire. Il ordonna à ses compagnons de saisir les rames, et ils fuirent au large, loin des hautes falaises.

L'Odyssée – Scène 5 : Circé l'enchanteresse

Ils continuèrent leur route, heureux d'avoir échappé à la mort, mais pleurant leurs chers compagnons. Ils arrivèrent ainsi à l'île de Circé, déesse aux belles boucles, douée de voix humaine.

Guidés par un dieu, ils conduisirent sans bruit leur navire dans le port. Puis ils débarquèrent et, pendant deux jours et deux nuits, ils s'abandonnèrent à leur chagrin.

Le troisième jour, quand l'Aurore aux belles boucles vint apporter la lumière, Ulysse prit sa pique et son épée et gravit une colline pour voir s'il y avait quelqu'un aux environs. Arrivé au sommet, il aperçut de la fumée qui s'élevait d'une maison cachée parmi les arbres. Ulysse pensa que le meilleur serait de retourner au navire, de donner leur repas à ses hommes, et de les envoyer ensuite en reconnaissance.

Quand ils eurent fini de manger, Ulysse rassembla ses compagnons et leur dit : « Amis, je suis monté là-haut sur la colline et j'ai vu que nous sommes dans une île baignée par la mer infinie. Au milieu de l'île, j'ai aperçu une fumée qui s'élevait parmi les arbres. »

À ces mots, leur coeur fut brisé de tristesse. Ils se souvenaient des terribles géants auxquels ils venaient d'échapper, et du brutal Cyclope. Ils pleuraient bruyamment, – mais à quoi bon ces larmes ?

Alors Ulysse partagea ses compagnons en deux bandes. Il prit le commandement de l'une d'elles, tandis que le vaillant Euryloque prenait le commandement de l'autre. On secoua les sorts dans un casque, et ce fut celui d'Euryloque qui sortit. Il se mit en route avec ses hommes. À ce moment tout le monde pleurait.

Ils trouvèrent la maison de Circé dans un val, au milieu d'une clairière.

Des loups et des lions rôdaient tout autour de la maison : c'étaient des hommes que la déesse avait ensorcelés. Ils ne se jetèrent pas sur les nouveaux venus, mais les caressèrent comme des chiens qui accueillent leur maître.

Les hommes s'arrêtèrent au seuil de la maison. Ils entendaient Circé qui, à l'intérieur, chantait de sa belle voix en tissant au métier une toile merveilleuse, digne d'une déesse.

Alors Polithès, le sage meneur de guerriers, leur dit : « Mes amis,

il y a là-dedans quelqu'un qui tisse en chantant. Que ce soit une femme ou une déesse, appelons-la sans tarder. »

Tous se mirent donc à appeler à la fois. Circé vint aussitôt ouvrir la porte brillante et les invita à entrer. Seul Euryloque resta, car il avait flairé un piège.

Elle leur offrit des sièges confortables, puis leur prépara un mélange de fromage, de farine et de miel délayés dans du vin. Mais elle y ajouta de funestes drogues, pour leur faire oublier leur patrie. Quand ils eurent pris ce breuvage, elle les frappa de sa baguette, et à l'instant ils se trouvèrent changés en porcs. Circé les enferma dans son étable à porcs et leur jeta des glands en pâture.

Euryloque revint vite au vaisseau apporter des nouvelles de ses compagnons et de leur triste sort. Quand Ulysse l'eut entendu, il prit sa grande épée de bronze et son arc à l'épaule. Mais Euryloque lui pressait les genoux, le suppliant de fuir en hâte avec les hommes qui restaient.

Ulysse lui répondit : « Reste ici, Euryloque, à manger et à boire près du navire ; mais moi, j'irai, car le devoir m'appelle. »

Puis Ulysse quitta le rivage et s'enfonça dans l'île. Là, il rencontra Hermès, le messager des dieux, qui lui apparut sous les traits d'un jeune homme. Hermès prit Ulysse par la main et lui dit : « Où vas-tu, malheureux ? Tes compagnons sont enfermés dans l'étable à porcs de Circé. Toi aussi, tu resteras avec les autres…

« Mais je veux te sauver. Prends, avant d'entrer dans la maison de Circé, cette herbe qui te préservera du malheur. »

Hermès donna à Ulysse une herbe qu'il avait cueillie : sa racine était noire et sa fleur blanche. Les dieux l'appelaient moly, et les hommes ne pouvaient l'arracher qu'avec peine.

Puis Hermès regagna l'Olympe. Ulysse, lui, se dirigea vers la maison de Circé, le coeur plein de pensées.

Ulysse s'arrêta à la porte de la maison de Circé et se mit à appeler. Aussitôt la déesse vint lui ouvrir.

Il la suivit, et elle le fit asseoir sur un fauteuil aux clous d'argent, muni d'un marchepied. Elle lui prépara un breuvage, dans lequel elle versa ses funestes drogues. Il le but d'un trait, mais ne fut pas ensorcelé. Néanmoins elle le frappa de sa baguette en disant : «À l'étable, toi aussi. »

Alors Ulysse tira son épée et s'élança sur elle, comme pour la tuer. Circé poussa un cri et se jeta à ses genoux, en disant : « Qui es-tu ? De quel pays viens-tu ? Jamais homme n'a pu boire ce breuvage

sans être ensorcelé. C'est donc toi, Ulysse aux mille ruses. Hermès m'avait prédit que tu t'arrêterais ici, à ton retour de Troie. Allons ! Remets ton épée au fourreau et soyons amis. »

Mais Ulysse lui répondit : « Comment peux-tu me demander mon amitié quand tu as changé mes compagnons en porcs ? Jamais je ne serai ton ami, tant que tu n'auras pas juré de ne me faire aucun mal. »

Alors Circé prononça un serment solennel.

Cependant quatre de ses servantes, nymphes des sources, des bois et des fleuves sacrés, travaillaient dans sa demeure. L'une jetait sur les fauteuils de belles étoffes de pourpre. Une autre en approchait des tables d'argent et plaçait dessus des corbeilles d'or. La troisième mélangeait du vin dans un vase d'argent et disposait des coupes d'or. La quatrième apportait de l'eau et la faisait chauffer dans un chaudron de bronze.

Quand l'eau eut bouilli, Ulysse se mit au bain, et elle lui versa de l'eau tiède sur la tête et sur les épaules, jusqu'à ce que toute sa fatigue eût disparu. Quand elle l'eut baigné et frotté d'huile, elle lui donna pour se vêtir une tunique et un beau manteau. Puis elle l'emmena s'asseoir sur un fauteuil, et une servante lui apporta de l'eau pour les mains dans une aiguière d'or. On lui servit des mets délicats, et Circé l'invita à manger.

Mais Ulysse n'avait pas goût à manger ; il restait immobile, plongé dans de sombres pensées.

« Pourquoi restes-tu là sans manger et sans boire ? lui demanda Circé. Crains-tu encore quelque piège ? Je t'ai pourtant juré un serment solennel. »

« Oh ! Circé, répondit Ulysse, quel homme digne de ce nom pourrait manger et boire avant que ses compagnons aient été délivrés et ramenés sous ses yeux ? Si tu désires vraiment que je mange et que je boive, permets-moi de voir mes amis. »

Alors Circé, sa baguette à la main, se rendit à l'étable et en fit sortir tous les porcs. Quand ils furent debout, devant elle, ella passa parmi eux et les frotta chacun d'une drogue nouvelle. Aussitôt ils redevinrent des hommes, mais plus jeunes et plus beaux qu'ils n'étaient auparavant.

Quand ils virent Ulysse, ils lui prirent la main et tous se mirent à pleurer.

Circé elle-même fut émue et dit : « Ulysse, va maintenant vers ton navire. Tirez-le à sec, et cachez tous vos biens dans des grottes. Puis

reviens ici avec le reste de tes compagnons. »

Ulysse lui obéit. Quand il revint à la maison de Circé avec ces derniers, ils trouvèrent les autres qui festoyaient joyeusement. Circé les avait fait baigner et leur avait donné de nouveaux vêtements. Quand ils se revirent face à face, ils éclatèrent en sanglots.

Alors Circé s'approcha d'Ulysse et lui dit : « Ulysse, je sais combien de maux vous avez endurés sur la mer, et combien de cruels ennemis vous ont attaqués sur la terre. Mais allons, mangez et buvez, jusqu'à ce que vous ayez repris courage. Car vous êtes tous sans vigueur, sans ressort. »

Ils restèrent donc là une année entière à festoyer, mangeant force viandes et buvant du bon vin.

L'Odyssée – Scène 6 : Au royaume des Morts

Quand une année eut passé et que furent revenus les beaux jours, les hommes éprouvèrent le désir de retourner dans leur pays.

C'est alors que Circé révéla à Ulysse les épreuves qui l'attendaient encore. Avant d'arriver à Ithaque, il devait accomplir un voyage au royaume des morts.

Ulysse laissa éclater son désespoir. Mais Circé lui dit comment il parviendrait aux bois sacrés de Perséphone, et quels sacrifices il devrait y offrir. Elle ajouta que, là-bas, le devin Tirésias lui dirait comment il reviendrait dans sa patrie.

À cette nouvelle, les hommes se mirent à sangloter et à s'arracher les cheveux. Mais leurs lamentations ne servaient à rien. Enfin, ils lancèrent le navire à la mer et voguèrent jusqu'à l'extrémité du monde, au pays des Cimmériens, couvert de nuées et de brumes.

Ils trouvèrent là l'endroit qu'avait indiqué Circé et firent leurs sacrifices. Bientôt les âmes des morts se rassemblèrent, celle de Tirésias et les autres.

Voici ce que Tirésias dit à Ulysse : « Tu peux encore, Ulysse, arriver dans ton pays, si, approchant de l'île où paissent les troupeaux du dieu Soleil, tu continues ta route sans leur faire aucun mal. »

« Mais si tu les touches, alors je te prédis la perte de ton vaisseau et de tes compagnons. Toi-même, tu rentreras tard dans ta patrie. Tu trouveras dans ta maison des hommes effrontés qui courtisent ta fidèle épouse. Tu devras les massacrer tous. »

Cela dit, l'âme de Tirésias rentra au séjour des morts. Mais nombre d'autres se présentèrent, et Ulysse leur parla à toutes : l'âme de sa mère et celles de tous les héros qui étaient tombés devant Troie, Achille en particulier. Car une flèche de l'arc de Pâris avait enfin abattu ce brave guerrier.

Il vit aussi Tantale, debout dans un lac. Chaque fois qu'il se penchait pour boire, l'eau se retirait. Des arbres laissaient pendre leurs fruits au-dessus de sa tête – poiriers, grenadiers, pommiers, figuiers et oliviers. Mais quand le vieillard étendait les bras pour les prendre, le vent les emportait jusqu'aux nuages.

Il vit aussi Sisyphe, qui poussait sans répit une énorme pierre vers le sommet d'une colline. Chaque fois qu'il allait en atteindre le faîte,

le poids de la pierre l'entraînait en arrière. La pierre roulait de nouveau vers la plaine, et Sisyphe recommençait à la pousser.

Ulysse aurait pu voir aussi les héros du temps passé. Mais déjà s'assemblaient, avec une clameur prodigieuse, les tribus innombrables des morts. Ulysse s'enfuit, blême de peur, et gagna son vaisseau pour reprendre la mer.

L'Odyssée – Scène 7 : Le chant des Sirènes

Quand leur navire eut quitté le fleuve Océan et gagné la haute mer, une douce brise augmenta leur allure. Ils n'atteignirent que trop tôt le premier des dangers contre lesquels on les avait mis en garde : c'était l'île des Sirènes, dont les chants ensorcelaient les hommes. Elles étaient assises près du rivage, entourés des ossements des hommes que leurs chants avaient attirés à la mort. Le vent tomba et il y eut un calme absolu.

Les hommes roulèrent la voile, la mirent dans la cale, et ils frappèrent de leurs rames la mer écumante. Mais Ulysse pétrit un gros morceau de cire, jusqu'à ce qu'il devînt tiède et mou. Il boucha les oreilles de ses hommes et leur ordonna de l'attacher au mât.

Quand le navire arriva à portée de voix de la terre, les Sirènes l'aperçurent. Elles lancèrent par-dessus les vagues les notes de leur chant harmonieux.

Viens, grand Ulysse,
Héros au faîte de ta gloire,
Arrête, immobilise ton vaisseau
Et écoute notre histoire douce comme le miel.
Tourne cette noire proue vers le rivage ;
Goûte aux doux délices
De jours et de nuits remplis de magie
Qui ne sont destinés qu'aux héros.
Nous connaissons ton noble passé,
Nous connaissons ce que réserve l'avenir.
Arrête-toi un moment avec nous, et repars ensuite,
Un homme content, un homme plus sage.

Leur voix avait tant de charme qu'Ulysse fut pris d'un grand désir d'en entendre d'avantage. Avec des cris et des froncements de sourcils il demanda à ses hommes de le détacher ; mais ils ne pouvaient entendre ses cris, pas plus qu'ils n'entendaient le chant, et ils firent exprès de ne pas prêter attention à ses froncements de sourcils. Au contraire, ils tirèrent plus fort sur leurs rames pour faire avancer le navire.

Quand ils furent en sécurité, hors de portée de voix, les hommes enlevèrent la cire de leurs oreilles et détachèrent Ulysse du mât. Ils se félicitèrent tous d'avoir évité le premier danger.

L'Odyssée – Scène 8 : Charybde et Scylla

Dès qu'ils eurent laissé derrière eux l'île des Sirènes, des nuages de vapeur s'élevèrent devant eux. La mer grondait si fort que les hommes eurent peur et leurs mains lâchèrent les rames. Le navire trembla sur les eaux agitées, mais Ulysse se mit à marcher de long en large parmi les hommes, les encourageant, et indiquant au pilote comment il fallait gouverner.

Devant lui, il y avait deux périls entre lesquels il devait choisir – ainsi l'avait dit l'enchanteresse Circé.

Le premier était une falaise verticale, trop raide et trop lisse pour qu'un mortel puisse l'escalader : à son flanc, l'ouverture béante et sombre d'une caverne. C'était l'habitation de Scylla, monstre horrible à six longs cous. Au bout de chaque cou, une tête horrible et affamée s'abaissait pour arracher une victime à tout navire qui passait.

L'autre falaise était plus basse, mais encore plus dangereuse. Là vivait la redoutable Charybde, aspirant les eaux trois fois par jour, et les vomissant ensuite. Bien que Scylla dût saisir à coup sûr six de ses matelots pour en nourrir ses hideuses têtes, il était cependant préférable de passer de son côté plutôt que de l'autre.

Ulysse ne dit rien de Scylla à l'équipage. Circé l'avait averti qu'on ne pouvait lui échapper, et il ne voulait pas que ses hommes soient pris de panique et se cachent, laissant aller le navire à la dérive.

Ils continuèrent donc, droit vers Charybde. Évitant le moment où elle engloutissait tout dans ses profondeurs agitées, ils passèrent à côté au moment où elle rejetait l'eau bouillonnante, aspergeant d'écume jusqu'au sommet des falaises. Les hommes ne regardèrent même pas du côté de Scylla ; mais les six têtes furent projetées en avant, saisirent six des meilleurs matelots et les entraînèrent vers leur destin fatal.

Lançant des cris de détresse, alors qu'ils étaient enlevés en l'air, ils agitèrent désespérément leurs membres et appelèrent Ulysse au secours. De même qu'un pêcheur jette sa prise palpitante sur le rivage, ainsi les longs cous jetèrent les hommes dans la caverne, où Scylla les dévora.

L'Odyssée – Scène 9 : Les troupeaux du dieu Soleil

Le coeur encore navré de cet horrible spectacle et de la perte de leurs compagnons, les matelots d'Ulysse aperçurent bientôt la belle île où paissaient les troupeaux du Soleil.

Or les paroles de Tirésias résonnaient toujours aux oreilles d'Ulysse. « Continuons sans nous arrêter, supplia-t-il, et évitons le péril qui nous menace ici. »

Mais un homme parla au nom de tout l'équipage.

« Tu es certainement un homme de fer, Ulysse, et tes membres ne sont jamais las. Sinon, tu laisserais tes hommes fatigués débarquer et prendre un repas chaud. Tu connais les dangers de la navigation nocturne. Comment, dans notre état d'épuisement, pourrions-nous échapper, si un vent impétueux s'élève ? Passons la nuit près des navires. Le matin, nous rembarquerons. »

Ulysse sut alors qu'un dieu préparait un désastre à ses hommes. Mais il leur donna un dernier avertissement.

« Je suis seul contre tous. Mais jurez-moi solennellement que, si nous rencontrons des bestiaux ou des moutons, vous ne ferez pas de mal à un seul d'entre eux. Circé nous a donné de la nourriture, et nous pouvons avoir la vie sauve si nous ne touchons pas au bétail. »

Ils jurèrent tous, et cette nuit-là mangèrent de la nourriture du navire et se couchèrent pour dormir.

Mais dans la nuit Zeus, l'Assembleur de nuées, agita les vents irrités en une terrible tempête.

À la première lueur du jour ils tirèrent leur navire au sec. Ulysse avertit une fois de plus ses hommes de ne pas toucher au bétail du dieu. Mais comme la tempête continuait à souffler, il vit que le malheur allait les frapper. Tant que leurs réserves de blé et de vin leur fournirent de la nourriture, ils n'approchèrent pas des vaches grasses. Mais quand la faim commença à leur mordre les entrailles, ils se mirent à murmurer :

« Pourquoi mourrions-nous lentement des affres de la faim, disaient-ils, quand nous sommes entourés de nourriture ? Pourquoi ne pas emmener les plus belles bêtes pour en faire un sacrifice à Apollon, dieu du soleil, et lui promettre un beau temple quand nous rentrerons chez nous ainsi que de nombreux présents pour le

remercier de nous avoir sauvé la vie ? Même s'il est encore irrité et veut faire sombrer notre navire, il vaut mieux être englouti d'un coup par la vague que mourir lentement de faim sur une île déserte. »

Tandis qu'Ulysse priait les dieux, leur demandant un vent favorable, les matelots tuèrent les plus belles bêtes. Ils offrirent en sacrifice au dieu les cuisses enveloppées de graisse puis firent rôtir des morceaux succulents.

Quand Ulysse vit cela, il poussa des gémissements. Déjà, il y avait des signes terrifiants : les peaux des bêtes semblaient ramper sur le sol et la viande en train de rôtir poussait des beuglements sur les broches.

Pourtant les hommes s'assirent et festoyèrent.

Le septième jour, la tempête cessa. Ulysse et ses hommes s'embarquèrent rapidement et gagnèrent la haute mer, déployant leur voile blanche à la brise favorable.

Mais Zeus avait bien fait son plan. Ils n'eurent pas plus tôt perdu la terre de vue qu'un nuage noir vint planer au-dessus du navire, assombrissant la mer. Puis le vent d'Ouest les frappa avec la force d'un ouragan, brisant le mât et le jetant, avec son gréement, sur le pont. Un morceau du mât frappa le pilote, lui brisant le crâne, et le lançant par-dessus bord, comme un plongeur.

Puis Zeus lança sa foudre et l'éclair frappa le navire. Le navire chancela et les hommes furent projetés en tous sens. Jamais plus ils ne reverraient leur patrie. Zeus le leur refusait.

Ulysse parcourait encore le navire désemparé, que les vents entraînaient farouchement, jusqu'à ce que les vagues arrachent les bordages de la quille. Enfin il attacha deux morceaux de bois ensemble avec une lanière de cuir de boeuf. Il s'y accrocha et fut entraîné, dérivant impuissant devant l'ouragan, pendant neuf jours et neuf nuits. Le dixième jour les dieux le firent enfin échouer sur une île, plus mort que vif.

L'Odyssée – Scène 10 : Les projets de Télémaque

L'île boisée où Ulysse avait pris pied était la demeure d'une belle déesse, la nymphe Calypso. Elle descendit en personne au rivage à sa rencontre. Et elle le conduisit à sa confortable demeure, une caverne haute. Elle traita Ulysse avec les plus tendres égards, car elle désirait beaucoup le voir rester.

Mais Ulysse désirait ardemment rentrer chez lui et revoir sa femme Pénélope. Tous les jours il descendait au rivage et regardait la mer vide. Mais jamais aucune voile ne passait. Aussi le soir il revenait vers la caverne, où la charmante Calypso l'attendait, chantant devant son métier à tisser, et lui réservant ses plus tendres sourires. Comme les mois s'accumulant devenaient des années, il sentait s'évanouir lentement ce qui faisait pour lui la joie de vivre.

Tous les dieux le plaignaient – tous sauf Poséidon, toujours irrité contre Ulysse. Cependant, il arriva que Poséidon partit faire une visite aux lointains Éthiopiens, qui habitent aux extrémités de la terre. Tandis qu'il festoyait avec eux, les autres dieux se réunirent dans le palais de Zeus. Là, Athéna leur exposa le cas du malheureux Ulysse.

« Envoyons Hermès dire à Calypso qu'elle laisse partir Ulysse, supplia la déesse Athéna. Et moi j'irai à Ithaque encourager un peu le fils d'Ulysse, et lui conseiller de résister à la foule de prétendants qui font la cour à sa mère et dévorent son patrimoine. »

Les dieux furent d'accord. Aussi Athéna mit-elle ses sandales d'or qui la transportaient à la vitesse du vent par-dessus la terre et la mer. Elle arriva à Ithaque, sur le seuil de la maison d'Ulysse, déguisée en voyageur. Et ce fut le fils d'Ulysse, Télémaque, assis le coeur lourd parmi les prétendants, qui la vit et l'accueillit le premier.

Télémaque la conduisit dans une haute salle, et fit asseoir son hôte sur une chaise joliment sculptée, avec un tabouret pour ses pieds. Il fit apporter par une servante de l'eau dans une cruche d'or, avec un bassin d'argent pour se laver les mains. Puis il appela un serviteur qui offrit des plats de viande découpée, et l'intendante apporta un panier de pain et toutes sortes de friandises. Car Télémaque voulait que l'inconnue mange en paix avant l'arrivée des bruyants prétendants.

Les prétendants entrèrent bientôt, avec des airs de bravaches, se laissèrent tomber sur les sièges, attendant d'être servis et nourris.

« Qui sont tous ces gens ? demanda Athéna. Est-ce un banquet ou un repas de noces ? Ces hommes ne se conduisent pas comme des invités bien courtois. »

« Puisque tu me le demandes, ô mon hôte, dit Télémaque, il faut que je te dise que ceci était autrefois une honorable maison. Mais son maître, mon père, est allé devant Troie et n'en est pas revenu. Nous n'avons jamais eu de nouvelle nous disant s'il était vivant ou mort. Aussi, tous les nobles de ces îles, Doulichion, Samé et Zacynthe, comme de la rocheuse Ithaque, font la cour à ma mère et dissipent mon patrimoine. Quant à elle, elle ne peut se résoudre à se marier, et pourtant elle ne les repousse jamais catégoriquement. Ils restent donc ici et ruinent notre maison, et voudraient bien aussi être la cause de ma ruine. »

« Il est grand temps que ton père revienne, dit Athéna, pour chasser ces hommes grossiers. Ou bien il te faudra le faire toi-même. Car tu es maintenant l'homme de la maison. »

Le repas fini, Athéna partit. Mais elle avait semé dans le coeur de Télémaque un germe d'audace. Et tandis qu'il restait là silencieux, parmi les prétendants bruyants, il réfléchissait.

Dans le cours de la soirée, l'aède chanta un poème mélancolique sur la guerre de Troie. Pénélope, de sa chambre haute, l'entendit. Elle ne put s'empêcher de descendre l'escalier, escortée de deux suivantes. Le visage recouvert d'un voile léger, elle s'arrêta près d'une colonne, et, en larmes, pria l'aède de chanter une autre chanson.

Mais Télémaque l'interrompit. « Ne blâme pas l'aède, dit-il. Ulysse n'est pas le seul noble guerrier qui n'est pas revenu de la guerre de Troie. Retourne maintenant à ta chambre et à ton travail : le métier et le fuseau. Laisse la parole aux hommes, et surtout à moi car je suis le maître de cette maison. »

Il parlait ainsi pour faire impression sur les hardis prétendants, mais Pénélope fut secrètement réjouie de l'audace de son fils. Elle retourna tranquillement à sa chambre.

Cette nuit-là, quand les prétendants eurent cessé leurs danses joyeuses et leurs chants, et se furent retirés dans leurs maisons, Télémaque alla à sa chambre. Et toute la nuit, enveloppé dans des toisons laineuses, il réfléchit aux sages paroles d'Athéna et à ce qu'il devait faire.

Le lendemain matin il fit convoquer une assemblée dans la ville, pour protester contre les manières hardies et insolentes des prétendants. À la fin de son discours, Antinoos, un des prétendants, marcha vers le centre de l'assemblée et s'empara du bâton de l'orateur.

« Ainsi tu voulais nous faire honte, Télémaque, de cette façon méchante. Mais je vais te dire que la faute n'en est pas aux prétendants ; c'est plutôt celle de ta mère, cette femme rusée. Il y a plus de trois ans maintenant qu'elle nous tient tous en suspens. Elle nous encourage tous, et nous promet ceci et cela dans des messages particuliers, mais jamais elle n'en pense un mot. »

« Voici sa dernière ruse : elle a préparé sur son métier un grand ouvrage, un linceul pour ton grand-père, le noble Laerte, dit-elle. Elle nous a demandé d'attendre patiemment qu'il soit fini. Nous fûmes tous d'accord. Elle y travaillait tout le jour, mais, pendant la nuit, à la lumière des torches, elle défaisait tout son ouvrage. Pendant trois ans, elle nous a trompés de cette façon. Mais lorsque commença la quatrième année, une de ses servantes nous a révélé le secret. Nous l'avons enfin prise en flagrant délit. Alors, elle a fini l'ouvrage. »

« Mais maintenant, je te le dis, nous ne la quitterons pas avant qu'elle ait choisi l'un de nous, et l'ait épousé. »

Alors le devin d'Ithaque, qui connaissait l'avenir, donna un avertissement à l'ensemble des prétendants.

« Je vois un sombre destin s'approcher de vous, dit le devin. Souvenez-vous, j'ai prédit depuis longtemps qu'Ulysse reviendrait, après avoir perdu tous ses hommes. Maintenant, ce temps est arrivé, et votre perte est proche. »

Mais Eurymaque, un autre des principaux prétendants, se leva pour répondre :

« Rentre chez toi, et fais des prophéties à tes enfants, dit-il avec dédain. Je puis faire une meilleure prophétie : je déclare qu'Ulysse est mort depuis longtemps. Sa fortune sera rapidement dévorée si sa femme n'accepte pas un de ses prétendants et ne l'épouse pas, avec un vrai festin de noces, que sa famille devrait être heureuse de fournir. »

Télémaque sut alors qu'ils ne partiraient pas. C'était à lui de préparer un plan.

L'Odyssée – Scène 11 : Le radeau d'Ulysse

Zeus, l'Assembleur de nuées, donna enfin des ordres pour que se terminent les malheurs d'Ulysse. Il envoya son messager Hermès à l'île de Calypso. Chaussé de ses sandales d'or, rapide comme le vent, Hermès vola par-dessus la terre et la mer, droit vers la grotte de la nymphe.

Il la trouva chez elle, la nymphe charmante, ses longs cheveux flottant sur ses épaules. Dans la cheminée brûlait un grand feu, embaumant le cèdre et le thuya. Calypso était assise à côté, et chantait en faisant courir la navette sur son métier.

Calypso leva les yeux et reconnut Hermès tout de suite : car les immortels se connaissent entre eux. Elle l'invita à s'asseoir sur une chaise brillante et plaça à ses côtés une table chargée d'ambroisie et d'une coupe de nectar. Puis elle lui dit, sans tarder :

« C'est un grand honneur pour moi, Hermès. Je ne peux que me demander ce qui t'amène ici. Dis-moi ce que je puis faire pour toi. »

« C'est Zeus qui m'envoie, lui répondit Hermès. Je ne serais jamais venu sans cela, sois-en sûre. Toute cette étendue d'eau à traverser, sans une ville, sans une âme pour faire monter un agréable sacrifice sur mon passage ! »

« Mais Zeus m'a dit que tu avais ici un mortel, qui a eu beaucoup plus que sa part de malheurs depuis qu'il a quitté les murs ruinés de Troie. Il te demande de le relâcher maintenant, car son destin n'est pas de finir sa vie sur cette île lointaine. Non, il doit revoir son foyer, sa maison, dans son pays natal. »

Calypso frémit à ces paroles.

« J'ai sauvé cet homme des flots en courroux, et je l'ai chéri, dit-elle. J'ai même voulu lui donner la jeunesse éternelle. Mais nul ne peut s'opposer à la volonté du tout-puissant Zeus. Qu'il s'en aille, qu'il traverse la mer ! Je n'ai ni navire ni matelots à lui donner. Je ne puis le transporter chez lui. Mais je l'aiderai autant que je le pourrai, si c'est la volonté de Zeus. »

« Alors, fais-le partir tout de suite », dit Hermès, et il disparut.

Dès qu'il fut parti, Calypso sortit à la recherche d'Ulysse. Elle le trouva assis sur le rivage, les yeux mouillés de larmes, comme toujours. C'était ainsi qu'il passait ses journées, à se lamenter sur son retour.

Calypso vint près de lui.

« Infortuné, ne pleure plus, dit-elle. Je vais t'aider à quitter cet endroit. Si tu veux couper des arbres pour te faire un radeau, je l'approvisionnerai de pain, d'eau et de vin, et de tout ce que tu me demanderas, pour que tu ne meures pas de faim. Je te donnerai de chauds habits et un bon vent, ce qui te permettra de rentrer chez toi sain et sauf s'il plaît aux dieux. »

Ulysse frémit à ces paroles.

« Sûrement, lui dit-il, tu as autre chose en tête que de me faire rentrer chez moi sain et sauf. Cette traversée est déjà difficile avec un navire, et tu veux que je prenne un radeau ! Je voudrais que tu me jures solennellement que ce n'est pas un complot contre ma vie, avant que je ne prenne ce risque. »

La belle Calypso lui sourit, et le flatta de la main.

« Tu es méchant de penser cela, dit-elle. Par la Terre et le Ciel et le Styx – et c'est le plus grand serment que je connaisse – je jure que mon intention est de t'aider, et non pas de te perdre. Après tout, je n'ai pas un coeur de pierre ! » Et sur ces mots, elle s'éloigna.

Le lendemain, quand l'Aurore aux doigts de rose eut touché l'Orient, Ulysse était debout et habillé. Calypso s'enveloppa d'une robe blanche comme neige, mit une ceinture dorée autour de sa taille, et un voile sur sa tête. Puis elle pensa à la tâche d'Ulysse.

Elle lui donna une grande hache, à double tranchant de bronze et à manche d'olivier. Puis elle lui donna une doloire polie, et le conduisit à un bosquet de grands arbres : aulnes, peupliers et sapins.

Ulysse se mit au travail. Il abattit vingt arbres, ceux qui étaient secs et sans sève, et qui flotteraient bien. Avec des tarières que lui donna Calypso, il perça des trous, et réunit les troncs ensemble pour faire un large plancher.

Il plaça des traverses, et un pont au-dessus, et il fabriqua un mât. Il fit aussi un gouvernail, et une vergue, et Calypso lui apporta de l'étoffe pour une voile. Quand il eut tressé tous les cordages pour le gréement, il poussa son vaisseau sur des rouleaux jusqu'à la mer tranquille.

À la fin du quatrième jour, tout fut fini. Et le matin du cinquième, Calypso l'accompagna une dernière fois sur la plage, baigné, habillé de neuf et bien muni de vin et d'eau, de viande et de pain. Elle lui procura aussi un bon vent, et Ulysse déploya sa voile, le coeur plein de joie. Puis il s'assit au gouvernail, et quand vint la nuit il se guida

aux étoiles fidèles. Pendant dix-sept jours il parcourut la mer. Et le dix-huitième il vit devant lui les collines sombres de la terre des Phéaciens, qui semblait un bouclier sur la mer.

Mais alors Poséidon, celui qui ébranle la terre, revenait d'Éthiopie. Il aperçut Ulysse sur la mer et sentit bouillonner sa colère. Il savait que le destin d'Ulysse était de rentrer chez lui, mais il ne put résister au plaisir de frapper un dernier coup.

Aussi il rassembla les nuages et bouleversa la mer de son trident. Il ordonna à la nuit de descendre du ciel et aux vagues de disperser les troncs du robuste radeau d'Ulysse, comme le vent disperse des brins de paille.

Alors Ulysse s'écria : « Heureux ceux qui sont tombés devant les murs de Troie ! Au moins, ils ont eu des tombeaux et des rites funéraires, tandis que je mourrai seul, sans personne pour me pleurer, ici, sur la mer déchaînée. »

Mais quand Athéna vit Ulysse agrippé à une poutre, crachant l'eau salée qui lui ruisselait sur le visage, elle eut pitié de lui. Elle calma tous les vents, sauf celui du Nord, et ce dernier poussa Ulysse à travers les grosses lames, vers le rivage lointain.

Le matin du troisième jour, il aperçut enfin la terre. Cependant il n'était pas encore sauvé. Le rivage était bordé de rochers pointus qui lui auraient brisé tous les os. Mais Athéna lui donna l'idée de longer la côte à la nage, hors du ressac, jusqu'à l'embouchure d'un cours d'eau rapide.

Alors il pria la rivière d'avoir pitié de lui, et elle arrêta son courant et aplanit ses eaux. Et c'est ainsi qu'Ulysse, meurtri et brisé de fatigue, atteignit enfin le rivage. Il resta étendu parmi les roseaux à l'embouchure de la rivière, trop faible pour remuer ou pour parler. Mais il courba la tête et baisa la terre, en signe de reconnaissance.

L'Odyssée – Scène 12 : Nausicaa

Au palais du roi des Phéaciens, la charmante princesse Nausicaa s'éveilla d'un doux rêve. Son esprit était encore tout plein du rêve de l'arrivée d'un époux, et de tous les beaux habits dont elle et sa famille auraient besoin pour cet heureux jour.

Aussi elle quitta sa chambre tout de suite et parcourut le palais à la recherche de son père et de sa mère.

« Père chéri, dit-elle timidement, quand elle les eut trouvés, pourrais-tu me laisser prendre un grand chariot aux roues robustes, pour que j'emporte nos plus beaux habits à la rivière pour les laver ? » Car c'était ce qu'Athéna lui avait suggéré.

Son père sourit et donna des ordres à ses serviteurs. Quand les mules furent attelées au chariot de bois poli, Nausicaa sortit les beaux habits et les y entassa. Sa mère ajouta un panier de nourriture délicate et une outre de vin. Elle lui donna aussi de l'huile d'olive, pour s'en frotter après le bain. Alors Nausicaa prit le fouet et les rênes et toucha les mules. Elles partirent dans un grand bruit de sabots, et les jeunes filles suivirent par derrière.

Elles atteignirent la rivière dont les creux tourbillonnants suffisaient à laver même le linge le plus sale. Les jeunes filles foulèrent les habits dans ces creux, jusqu'à ce qu'ils fussent propres et brillants. Elles les étendirent en rangées sur le rivage pierreux, juste hors d'atteinte des vagues.

Quand elles se furent baignées et frottées d'huile, elles prirent leur repas au soleil, attendant que les vêtements sèchent. Ce fut après leur repas, quand elles jouaient à la balle en poussant des cris joyeux, qu'Athéna éveilla Ulysse.

Il sortit en rampant du buisson qui l'abritait, tenant devant lui une branche feuillue, car il n'avait pas d'habits. Le corps meurtri et souillé par l'écume de mer, il offrait un spectacle terrible. Épouvantées, toutes les suivantes s'enfuirent. Mais la fille du roi resta là, car Athéna avait mis de la hardiesse dans son coeur.

« Es-tu une déesse ou une mortelle ? dit le subtil Ulysse. Si tu es une déesse, tu es sûrement Artémis. Mais si tu es mortelle, heureux ton père et ta mère, heureux tes frères ; et le plus fortuné sera ton époux, car je n'ai jamais vu beauté comme la tienne. »

« J'espère que tu auras pitié de moi, qui ai été jeté sur ce rivage

après dix-huit jours de mer. Je te prie de me donner quelques vêtements et de me dire le chemin de la ville, car je ne sais pas même où je suis. »

Alors Nausicaa aux bras blancs lui répondit : « Je vois, étranger, que tu n'es pas un méchant. Tu ne manqueras de rien ici. Car c'est le pays des Phéaciens, et je suis la fille du roi Alcinoos. »

Alors elle appela ses suivantes pour qu'elles apportent des vêtements à l'étranger. Après qu'il se fut baigné dans un endroit abrité et qu'il se fut revêtu des habits propres, Athéna lui versa sa grâce sur la tête, si bien qu'il resplendissait de beauté.

« Oh ! pensa Nausicaa en le revoyant, comme je voudrais qu'il reste avec nous et s'établisse dans notre pays ! Car c'est un tel homme que j'aimerais avoir pour époux. »

Elle ordonna à ses suivantes de lui donner à boire et à manger. Quand il eut fini, on empila dans le chariot les vêtements lavés et bien pliés pour le retour. Nausicaa dit à Ulysse qu'il pouvait marcher derrière avec les suivantes.

« Mais quand nous arriverons à la ville, dit Nausicaa, près de la grande place, il te faudra t'arrêter et t'asseoir dans le bois de peupliers que tu trouveras là. Car je ne veux pas qu'on nous voie ensemble et qu'on croie que c'est mon futur époux que j'amène chez mes parents. »

« Puis, quand tu jugeras que nous avons eu le temps d'arriver au palais, entre dans la ville. Demande la maison du roi, traverse la cour et entre directement dans la grand-salle. Tu trouveras ma mère devant l'âtre, tordant la laine teinte de la pourpre de la mer, à la lumière du feu. Tombe à ses genoux. Si elle est bien disposée envers toi, elle aura bientôt fait de persuader mon père de te renvoyer chez toi sain et sauf. »

Elle toucha les mules du fouet, et elles eurent vite quitté la rivière. Avant le coucher du soleil ils atteignirent le bois de peupliers où Ulysse s'assit pour attendre.

Quand Ulysse jugea qu'assez de temps s'était écoulé, il alla au palais d'Alcinoos. Et Athéna l'enveloppa d'un brouillard, si bien que personne ne le vit.

Quand il fut devant le palais, il s'arrêta un instant pour regarder autour de lui avant de mettre le pied sur le seuil de bronze. Car le palais brillait comme le soleil ou la lune.

Dans la grand-salle une rangée de sièges s'étendait de chaque côté, avec des housses de fin tissu. Et la lumière pour éclairer les

festins venait de torches flamboyantes tenues par des statues d'or.

Ulysse entra dans la grand-salle. Toujours protégé par le brouillard d'Athéna, il s'avança jusqu'au trône du roi et de la reine. Et ce fut seulement quand il embrassa les genoux de la reine Arété que le brouillard se dissipa. Alors on le vit et le silence se fit.

« Reine Arété, dit Ulysse, c'est après avoir souffert bien des maux que je me jette à tes genoux et te demande asile, à toi et à ton roi. Puissent les dieux vous donner le bonheur, à vous et aux vôtres, si vous m'aidez à regagner mon pays, pour que je puisse enfin revoir les miens ! »

Puis il s'assit sur les cendres du foyer. Et le silence emplissait la pièce. Mais le roi Alcinoos prit Ulysse par la main et le conduisit à un siège que lui céda son fils favori. Une servante entra avec de l'eau dans une aiguière d'or et la versa dans un bassin d'argent, pour qu'il se lave les mains. On entassa de bonnes choses sur la table à côté de lui, et Ulysse but et mangea autant qu'il le désirait.

Cependant le roi fit verser du vin pour que tous puissent faire une libation à Zeus, le dieu des suppliants. Et seulement après, Arété posa les questions qu'elle avait dans l'esprit depuis qu'elle avait reconnu les habits qu'il portait, car c'était elle qui les avait faits.

« Qui es-tu, étranger ? D'où viens-tu ? Et puis-je demander d'où viennent ces habits ? »

Ulysse commença aussitôt son récit, disant : « Je suis Ulysse, fils de Laerte, de la montagneuse Ithaque. » Et aux Phéaciens, immobiles sous le charme, il fit un récit complet de ses aventures.

L'Odyssée – Scène 13 : Le retour à Ithaque

Après qu'il eut entendu l'histoire de ses longues aventures, il plut au roi Alcinoos de faire partir Ulysse le lendemain, au coucher du soleil. Le roi ne lui donna pas seulement un navire et son équipage pour le reconduire chez lui, mais aussi des vêtements, des ornements d'or et d'autres riches présents, de quoi remplir un grand coffre de bois.

Le roi plaça lui-même ces présents sous les bancs du navire. Puis ils eurent un festin d'adieu, et ils écoutèrent l'aède.

Ulysse fut heureux de voir le soleil se coucher, car il avait hâte de partir. Il fit ses adieux sur le rivage, avec une libation aux dieux, et une prière pour son hôte et son hôtesse.

Lorsqu'Ulysse fut enfin monté à bord, la reine Arété envoya des servantes, l'une placer une couverture et un drap sur le pont, l'autre avec une robe et une tunique neuve pour son retour, une troisième avec du pain et du vin. Ulysse se coucha tandis que les hommes d'équipage montaient à bord, prenaient leurs places, larguaient les amarres et poussaient au large. Et au moment où leurs rames frappèrent l'eau, un doux et profond sommeil lui ferma les yeux.

Comme un attelage d'étalons bondit sous le fouet, le navire portant Ulysse franchissait les vagues violettes, sur la mer grondante. Et quand se leva la brillante étoile du matin, le navire arriva au port d'Ithaque.

Les Phéaciens connaissaient bien ce port. Et ils maniaient si vigoureusement leurs rames qu'ils échouèrent plus de la moitié de la longueur du navire sur la plage. Les hommes emportèrent Ulysse, toujours profondément endormi, et le déposèrent sur le sable, dans sa couverture. Ils entassèrent soigneusement ses riches présents, loin du sentier, sous un olivier, de peur que quelqu'un ne passât avant qu'Ulysse ne fût éveillé. Puis ils repartirent.

Quand Ulysse s'éveilla, Athéna répandit une brume sur la terre, si bien qu'il ne reconnut rien.

« Hélas, où suis-je ? s'écria-t-il. Pourquoi les Phéaciens ne m'ont-ils pas emmené à Ithaque, comme ils me l'avaient promis, au lieu de me déposer dans cet endroit inconnu ? Que vais-je faire maintenant ? Où aller ? Et où déposer mes trésors ? »

Ce fut alors qu'Athéna entra en scène, déguisée en jeune berger.

Ulysse fut heureux de la voir, et lui demanda dans quelle partie du monde il se trouvait.

Les yeux d'Athéna brillaient de malice en lui répondant :

« Il faut que tu sois fou, étranger, ou bien loin de chez toi pour ne pas reconnaître cet endroit. Il n'est pas très grand, il est vrai, et son sol est trop inégal pour les chevaux et les voitures. Mais on y cultive le blé, et des raisins qui font du bon vin, et il y a de bonnes pluies et des pâturages. La réputation de cette île d'Ithaque s'est répandue, dit-on, jusqu'à Troie. »

Le coeur d'Ulysse, qui avait tant souffert, bondit en apprenant qu'il était enfin dans son pays. Mais il n'osa pas encore dire qui il était, et raconta une longue histoire prétendant qu'il était un meurtrier de l'île de Crète, qui avait fait naufrage sur cette côte.

Athéna sourit de cette histoire fantastique et l'appela par son nom. Prenant Ulysse par la main, elle ôta son déguisement et fit disparaître la brume. Ulysse reconnut alors le pays et aussi la déesse.

Ils cachèrent d'abord dans une caverne tous les présents des Phéaciens : l'or, le cuivre massif et les étoffes finement tissées. Athéna ferma l'ouverture de la caverne avec une pierre. S'asseyant sous un olivier, elle fit signe à Ulysse de s'asseoir auprès d'elle, et le mit au courant de la situation.

« Il te faudra, ô royal fils de Laerte, réfléchir au moyen de régler leur compte à ces audacieux qui règnent en maîtres dans ton palais et dévorent tes richesses, tout en essayant de persuader ta femme d'épouser l'un d'entre eux. Elle attend ton retour, les tenant à distance avec de fausses promesses, mais elle te désire ardemment dans son coeur. »

« Hélas, s'écria Ulysse, sans tes conseils je serais mort pendant mon retour. Reste à mes côtés maintenant, et dis-moi ce qu'il faut faire, car sans ton aide je ne puis les vaincre tous. »

« Bien sûr que je t'aiderai, dit Athéna. Je pense que ces prétendants inonderont bientôt de leur sang le sol de ton palais. Mais je vais d'abord te transformer pour que personne ne te reconnaisse. »

« Puis tu iras tout droit vers le loyal vieillard qui s'occupe de tes pourceaux. Il t'est toujours fidèle, ainsi qu'à ton fils et à ta femme Pénélope. Va le voir et fais-le parler, tandis que je t'envoie ton fils Télémaque. »

Tout en parlant, Athéna toucha Ulysse de sa baguette. À ce

contact sa peau lisse se flétrit, sa chevelure brillante perdit son lustre et l'éclat de ses yeux se ternit.

Elle transforma ses habits en haillons sales, tachés et sentant la fumée. Elle lui jeta sur le dos une vieille peau de daim usée, et lui donna un bâton et une besace trouée, avec une corde pour la porter.

Et ce fut sous l'apparence d'un vieux mendiant qu'Ulysse, après tant d'années, rentra chez lui.

L'Odyssée – Scène 14 : Ulysse trouve un ami

Athéna partit en hâte en direction du palais, et Ulysse se mit à monter le rude sentier qui traversait les collines boisées, et conduisait à l'endroit où la déesse lui avait dit qu'il trouverait le fidèle porcher.

Ulysse l'y trouva, sur le seuil de la maison qu'il avait bâtie dans une vaste clairière. Il l'avait construite tout seul, en pierre brute. Elle était entourée d'une grande cour fermée par de solides pieux de chêne. Dans cette cour il y avait douze grandes étables à pourceaux – mais elles n'étaient pas toutes pleines maintenant, car, depuis des années, les prétendants dévoraient les plus belles des bêtes.

Le vieux porcher était assis là, se faisant une paire de sandales d'un morceau de cuir de boeuf. Ses chiens féroces aperçurent Ulysse et se précipitèrent sur lui, avec de grands aboiements. Ulysse garda son sang-froid. Il s'assit immédiatement et laissa tomber son bâton.

Même ainsi ils auraient pu lui faire du mal, si le vieux porcher n'avait pas lâché son cuir et n'était pas accouru. Il écarta les chiens de la voix et leur lança des pierres. Il conduisit l'étranger à sa cabane, le faisant asseoir sur un tas de brindilles recouvertes d'une peau de chèvre sauvage. Ulysse fut très heureux de cet accueil. Il le fut encore plus quand le porcher, retroussant sa tunique, alla vers les enclos, y tua deux porcelets, les découpa et les fit rôtir à la broche. Une fois cuits, il les servit tout chauds à Ulysse, saupoudrés de farine blanche. Et il mélangea dans une jatte du vin doux comme le miel.

« Mange, étranger, dit le porcher, en s'asseyant en face d'Ulysse. Nous ne pouvons t'offrir que des cochons de lait. Les gros porcs vont aux prétendants de ma maîtresse, qui ne craignent ni dieu ni mortel. Je ne peux m'empêcher de penser que les prétendants ont appris qu'Ulysse, mon maître, qui s'en est allé à la guerre de Troie, est mort quelque part. Et cela explique peut-être pourquoi ils ne font pas la cour à ma maîtresse comme ils devraient le faire, en s'en allant en cas de refus. Au lieu de cela ils continuent à rester ici, gaspillant la richesse de mon maître, tuant ses bestiaux et buvant son bon vin rouge. »

« Qui était ce riche maître ? demanda Ulysse. Il est possible que je l'aie rencontré quelque part. »

« Non, vieillard, dit le porcher. Inutile de venir raconter ici que tu as vu Ulysse, pour en convaincre sa femme et son fils. Ils entendent dire cela depuis des années, par tous les vagabonds qui viennent à Ithaque. »

« Ami, dit Ulysse, je vais faire plus que dire que je l'ai vu. Je te jure qu'il sera de retour avant la fin de ce mois et tirera vengeance de tout ce qui s'est passé dans sa maison. »

« Vieillard, dit Eumée le vieux porcher, en hochant la tête, Ulysse ne reviendra jamais. Mais toi, qui es-tu et quelle est ta famille ? Quel navire t'a amené ici ? »

Ulysse raconta une ingénieuse histoire. Il dit qu'il venait de Crète, qu'il avait combattu devant Troie, qu'il avait eu des aventures en Égypte et sur le Nil lointain, qu'il avait enduré bien des maux, subi des naufrages et souffert la trahison.

Avec la nuit le temps était devenu orageux. La pluie tombait ; le vent d'Ouest soufflait et des nuages épais couvraient la lune. Eumée fit un lit pour son hôte près du feu, en empilant des peaux de mouton et de chèvre. Ulysse se coucha et Eumée le couvrit d'un manteau épais qu'il réservait pour les jours de très mauvais temps.

Mais lui, le fidèle intendant, sortit pour dormir près des porcs. Armé d'un javelot et d'une épée, couvert d'une peau de mouton, il passa la nuit là où dormaient les gros pourceaux, à l'abri d'un rocher.

L'Odyssée – Scène 15 : Télémaque reconnaît son père

Athéna rendit visite à Télémaque, qui ne dormait pas, et lui dit d'aller à la cabane du porcher dès le lever du jour. Télémaque obéit à ses ordres. À l'aube il attacha ses sandales et se dirigea à grands pas vers la maison où vivait son fidèle porcher.

À ce moment-là Ulysse et le porcher préparaient leur petit déjeuner dans la cabane, car on avait emmené paître les pourceaux. À l'approche de Télémaque, les chiens ne poussèrent pas un aboiement, mais sautèrent autour de lui en frétillant de la queue.

Ulysse entendit les pas du nouveau venu et vit les chiens lui faire fête. Il cria à son compagnon : « Voici venir quelqu'un que vous connaissez sûrement bien, car les chiens frétillent de la queue. »

Avant qu'il eût fini de parler, son propre fils était sur le seuil. Le brave porcher bondit, laissant tomber les coupes où il préparait du vin. Il accueillit son jeune maître avec autant d'affection que s'il avait été son fils, sanglotant presque de joie.

Télémaque accepta avec plaisir un siège dans la cabane. Il partagea avec plaisir le repas des deux hommes, composé du rôti de la veille, servi dans des écuelles, avec du pain dans des corbeilles et du bon vin dans un vase.

Quand ils eurent terminé, Télémaque dit au porcher : « D'où vient ton hôte ? Quel navire l'a amené ? Sûrement il n'est pas venu à pied à Ithaque. »

« Mon enfant, dit Eumée, il dit qu'il est exilé de Crète. Je le remets entre tes mains. »

« Eumée, ceci me gêne, dit le jeune Télémaque. Comment puis-je emmener cet étranger au palais, pour le faire insulter par ces grossiers prétendants ? Il est difficile à un seul homme de résister à une foule. »

« Tu me permettras de dire un mot, répondit Ulysse. Sûrement tu n'as pas l'intention de laisser continuer ce scandale dans ta propre maison, toi qui es de noble naissance. Ah ! si je pouvais retrouver ma jeunesse ! Si j'étais le fils d'Ulysse, ou Ulysse lui-même revenu de ses voyages (car tout espoir n'est pas perdu), je ferais regretter amèrement à ces prétendants toutes les actions qu'ils commettent. »

« Eh bien ! dit Télémaque, l'issue est entre les mains des dieux. »

Eumée mit bientôt ses sandales et les attacha. Il partit faire

quelques commissions en ville.

Athéna regarda Eumée quitter la ferme. Elle pensa alors qu'il était temps qu'Ulysse se fasse reconnaître de Télémaque. Aussi elle parla silencieusement à Ulysse, lui disant : « Confie ton secret à Télémaque. Vous serez deux alors à tramer la perte des prétendants. »

Athéna le toucha de sa baguette d'or, et son manteau et sa tunique resplendirent comme neufs ; il reprit sa haute taille et sa stature musclée ; ses joues se remplirent, sa barbe et ses cheveux reprirent leur lustre. Télémaque vit cette transformation et détourna les yeux rapidement, craignant que ce ne fût un dieu.

Mais Ulysse le rassura : « Je ne suis pas un dieu, mais ton propre père, pour qui tu as tant souffert. Athéna nous a réunis pour que nous réfléchissions à la meilleure manière de régler leur compte à nos ennemis. »

« Tout seuls ! s'écria Télémaque. J'ai souvent entendu parler, père, de ton habilité de guerrier. Mais c'est trop. Ils ne sont pas seulement dix ou vingts, ces prétendants, mais plus de cent, et des jeunes gens robustes. Il vaudrait mieux trouver quelqu'un d'autre pour nous aider si possible. »

« Nous avons Athéna et le puissant Zeus, dit le vaillant Ulysse. Ils seront à nos côtés dans la bataille, et je crois que cela suffira. »

« Mais pour le moment il te faut rentrer à la maison et te mêler aux prétendants comme de coutume. Je m'y ferai conduire plus tard par Eumée, sous mon costume de mendiant. Mais que personne, même Pénélope ou Laerte, ne sache qui je suis ! »

Télémaque acquiesça, et comme Eumée revenait de la ville, Athéna transforma à nouveau Ulysse en vieux mendiant. Télémaque fit comme si rien ne s'était passé et tous trois s'assirent devant leur souper. Et bientôt après, ils dormaient tous profondément.

L'Odyssée – Scène 16 : Préparatifs de bataille

L'Aurore vit Télémaque liant ses sandales pour partir en ville. Sa lance à la main, il marchait rapidement, pensant à la bataille prochaine. En arrivant au palais, il posa sa lance contre une colonne et franchit le seuil de pierre.

Les prétendants s'amusaient à des jeux et des concours d'adresse dans la cour ; mais quand on appela pour le dîner, ils se précipitèrent dans la maison en foule, jetant leurs manteaux sur des chaises, prêts à festoyer de nouveau.

Cependant Ulysse, vêtu de haillons, sa besace trouée pendue à son épaule par une courroie, arrivait à la porte du palais avec le fidèle Eumée.

Eumée entra dans la maison et prit un tabouret. Il s'installa à côté de Télémaque et se mit à manger.

Ulysse entra enfin, comme un mendiant, dans sa propre maison. Il fit le tour de la compagnie, tendant la main comme s'il avait été mendiant toute sa vie. De nombreux prétendants eurent pitié de ses haillons et lui donnèrent du pain et de la viande jusqu'à ce que sa besace fut bourrée. Mais Antinoos, le chef des prétendants, qui était allé jusqu'à tramer la perte de Télémaque, ne voulut rien entendre. Il saisit un tabouret, le lança avec force, et atteignit Ulysse en dessous de l'épaule droite.

Ulysse ne chancela pas sous le coup. Il ne fit que secouer la tête en silence, mais il roulait en son coeur de funestes projets. Puis il retourna s'asseoir vers la porte. Là, sa besace à côté de lui, il lança sur Antinoos une terrible malédiction.

Ces paroles remplirent d'inquiétude les autres prétendants. Ils craignaient que le mendiant ne fût un dieu déguisé, qui les châtierait tous.

Amphinomos, un des meilleurs parmi les prétendants, but à la santé d'Ulysse dans une coupe d'or. Et Ulysse lui répliqua par un avertissement.

« Tu sembles un homme honnête, Amphinomos. Je sais que tu es le fils d'un père illustre. Puissent les dieux te faire rentrer chez toi sain et sauf avant qu'Ulysse ne déchaîne sa vengeance dans sa propre maison ! »

En parlant, il versa une libation de vin. Puis il but à la coupe et la

rendit à Amphinomos. Mais ce dernier regagna son siège, l'esprit lourd. Et son pressentiment était justifié, car Athéna avait décidé qu'il n'échapperait pas, mais périrait sous les coups de la lance de Télémaque.

Quand les prétendants se furent enfin retirés chacun dans son logement pour y dormir, Ulysse et Télémaque restèrent seuls dans la grand-salle.

« Cachons les armes », dit Ulysse.

Ils se mirent au travail, emportant les casques et les lances pointues, les boucliers et les javelots. Puis Télémaque traversa à nouveau la salle illuminée par les torches pour regagner sa chambre. Ulysse, laissé seul, méditait dans l'ombre la vengeance qu'il tirerait des prétendants.

Pénélope descendit bientôt de sa chambre, belle comme une déesse, son voile brillant devant le visage. On lui avança à côté du feu son fauteuil, finement sculpté, incrusté d'ivoire et d'argent et recouvert d'une moelleuse toison, avec un tabouret pour les pieds. Pénélope s'assit, tandis que les servantes débarrassaient les tables des reliefs du festin. Elles vidèrent les cendres des foyers et y entassèrent de nouvelles bûches qui donnaient lumière et chaleur.

Se tournant vers l'intendante, Pénélope lui dit : « Apporte une chaise recouverte d'une natte, pour que mon hôte s'assoie ; je voudrais lui parler. »

Ulysse s'assit donc aux pieds de sa femme et appela à son secours toutes les ressources de son esprit.

« Étranger, dit Pénélope, je vais d'abord te demander qui tu es et d'où tu viens. »

« Ah ! dit Ulysse, ne me demande pas cela, je t'en prie. Car la pensée de mon pays et de ma famille me remplit d'un tel chagrin que je verserais des larmes toute la nuit. »

« Je comprends, dit Pénélope, car ma douleur à moi-même est grande. Des hommes venus de toutes les îles d'alentour veulent me prendre pour femme, et, jusqu'à ce que je me décide à en accepter un, ils dévorent ma maison. Cependant je ne peux me résoudre à un mariage détesté, car Ulysse est toujours vivant dans mon coeur. »

Les larmes coulaient des yeux de Pénélope comme torrents grossis par la fonte des neiges. Mais bien que son coeur fût ému, Ulysse retint ses larmes.

Et Ulysse lui raconta une autre histoire, suivant laquelle il avait jadis hébergé Ulysse et ses hommes en Crète. Et il décrivit Ulysse et

ses vêtements : son manteau de pourpre à revers, sa tunique brillante et lisse, et une grosse broche d'or merveilleusement ciselée.

Alors les larmes de Pénélope coulèrent plus abondantes qu'avant. Car ces vêtements étaient ceux mêmes qu'elle avait tirés de ses réserves et donnés à Ulysse au moment de son départ pour la guerre. Aussi quand l'étranger lui jura que son mari serait de retour avant que la nouvelle lune soit pleine, son coeur accablé put se réjouir un peu, en dépit des longues années de morne attente.

« Je dois te dire encore une chose, dit Pénélope ; si Ulysse ne revient pas, j'ai l'intention bientôt de faire faire un concours aux prétendants, et d'épouser le vainqueur. Tu dois savoir qu'Ulysse plaçait douze haches en ligne droite comme les étais de la quille d'un vaisseau. Puis il se mettait à quelque distance et tirait une flèche qui les traversait toutes. Je demanderai aux prétendants de faire de même, en se servant des mêmes haches, et en tendant l'arc d'Ulysse. Je partirai avec le vainqueur, et quitterai pour toujours ce palais, où je suis arrivée comme une heureuse épouse. »

« Noble dame, dit Ulysse, ne retarde pas cette épreuve d'un seul jour. Et je te promets qu'avant que l'arc ne soit bandé, Ulysse reviendra. »

Ils se séparèrent sur ces paroles ; Ulysse alla dormir dans le corridor, et Pénélope regagna sa couche arrosée de larmes.

L'Odyssée – Scène 17 : L'arc d'Ulysse

Le lendemain matin Ulysse sortit dans la cour et pria Zeus, les mains levées. Car bien qu'Athéna lui fût apparue dans la nuit et lui eût promis le succès, il était inquiet du combat inégal qui allait venir.

Eumée, le porcher, arriva bientôt, conduisant trois beaux porcs ; il dit une parole cordiale à Ulysse. Le chef des pâtres, qui amenait des chèvres grasses, s'arrêta pour serrer la main du vieux mendiant et lui dire un mot aimable.

Moutons et chèvres grasses, pourceaux et génisses furent bientôt abattus. Et la viande rôtie, avec des corbeilles de pain et du vin, fournit suffisamment de nourriture aux prétendants rassemblés.

Télémaque plaça un siège pour Ulysse près du seuil de la salle, et le servit là, lui promettant à haute voix protection contre toute insulte.

Mais Athéna ne voulait pas que le repas se passe tranquillement. Les prétendants se moquèrent d'Ulysse, et le tournèrent cruellement en ridicule. Télémaque n'avait cure de leurs paroles. Il attendait que son père donne le signal de l'attaque.

Mais ce fut Pénélope qui intervint la première. Elle entra dans la grand-salle et s'arrêta près d'une colonne, son voile fin devant le visage. Derrière elle venaient des serviteurs, portant le grand arc d'Ulysse, un carquois plein de flèches, et les douze haches qu'elle voulait utiliser dans l'épreuve qui déciderait de son choix.

« Écoutez-moi, hommes qui m'avez fait la cour – prétexte pour tenir des festins sans arrêt, d'un bout de l'année à l'autre dans cette maison. Voici le grand arc d'Ulysse. Quiconque pourra le tendre et faire passer une flèche à travers les trous de ces douze haches, avec lui j'irai, et je quitterai cette maison qui renferme pour moi tant de souvenirs heureux. »

Télémaque parla alors : « Pour prouver que je suis un homme, et que je puis m'occuper de mes affaires si ma mère se remarie et s'en va, je vais essayer de bander cet arc. »

Il se leva, rejetant son manteau pourpre et son épée. Il creusa une tranchée, y plaça toutes les haches en ligne droite, et foula bien la terre autour des manches.

Puis il essaya l'arc. Trois fois il se pencha sur lui de tout son poids

et le fit vibrer. Mais il ne put mettre la corde en place ; et à la fin Ulysse lui fit signe d'y renoncer.

« Ah ! dit Télémaque, je serai donc toujours un homme sans vigueur ! Voyons si vous, qui êtes plus âgés et plus forts, pourrez tendre cet arc. »

Léodès l'aruspice, qui s'asseyait toujours au fond de la salle, s'avança le premier. Ses mains délicates ne purent même pas courber l'arc, et il retourna bientôt à sa place.

« Cet arc viendra à bout d'un plus fort que moi ! dit-il. Maint homme ici a espéré épouser Pénélope. Mais quand il aura essayé cet arc, il s'en ira faire la cour à une autre femme, j'en suis sûr. »

« Sottise, dit Antinoos. Tout cela parce que toi, tu es incapable de tendre cet arc ! Allumons un grand feu dans cette salle, approchons-y un bon siège recouvert d'une peau. Puis apportons un gros morceau de suif ; nous chaufferons cet arc et le graisserons bien, et ce jeu sera bientôt fini. »

Le feu fut allumé ; on plaça le siège à côté et l'on apporta le suif. Les jeunes hommes essayèrent tour à tour de réchauffer l'arc et de le tendre, mais aucun ne put le faire plier. À la fin, seuls Antinoos et Eurymaque, les chefs de la troupe, n'avaient pas encore essayé.

Entre temps Eumée et le fidèle pâtre étaient sortis ensemble, et Ulysse, qui attendait cette occasion, les suivit.

« Si Ulysse revenait, dit-il, prendriez-vous son parti, ou celui de ces prétendants ? »

Le pâtre répondit aussitôt : « Par Zeus, fais-le rentrer chez lui ! Tu verras alors la force de mon bras. » Et le porcher dit la même chose.

Sûr de leur loyauté, Ulysse leur dit : « C'est moi, Ulysse, qui suis de retour dans ma propre demeure après vingt ans. Vous pouvez voir cette cicatrice que m'a faite un coup de défense de sanglier ; elle vous prouve que c'est bien moi. Si vous voulez vraiment m'aider, attendez que je demande à essayer l'arc à mon tour. Les prétendants le refuseront certainement. Alors toi, Eumée, tu me le donneras. Et si les dieux nous accordent de détruire ces hommes, je vous établirai tous les deux dans de belles maisons et je vous donnerai à chacun une épouse. »

Les deux loyaux serviteurs fondirent en larmes et se jetèrent au cou d'Ulysse. Mais il les envoya vite fermer les portes extérieures et faire rentrer les femmes dans leurs appartements. Puis il retourna dans la grand-salle.

C'était le tour d'Eurymaque qui chauffait l'arc en tous sens devant

le feu. Mais il ne put pas non plus le courber.

« Malheur à moi, gémit-il. Ce n'est pas que je souffre de perdre Pénélope – il y a tant d'autres femmes. Mais nous sommes tous plus faibles qu'Ulysse, et nous faisons piètre figure. »

« Sottise que tout cela, dit Antinoos. Aujourd'hui, c'est jour de fête. Mangeons et buvons et ne nous occupons pas de cet arc. Nous pouvons laisser les haches en place et finir notre partie demain. »

Tous l'approuvèrent. Mais Ulysse prit la parole.

« Puis-je vous demander, dit Ulysse, de me laisser essayer cet arc, pour voir si mes muscles ont toujours leur force d'autrefois ? »

Ces paroles irritèrent les prétendants, surtout parce qu'ils craignaient que ce vieux ne pût vraiment tendre l'arc. Ils le raillèrent jusqu'à ce que Télémaque intervînt.

« Je laisserai essayer qui je veux, dit-il, car je suis le maître dans cette maison. »

En dépit des railleries des prétendants, le porcher donna l'arc à Ulysse. Ulysse le tourna et le retourna dans ses mains, pour être sûr que les vers ne l'avaient pas endommagé pendant ses années d'absence.

« Hé ! murmurèrent les prétendants entre eux, il semble qu'il connaît le maniement d'un arc ! »

Ulysse souleva le grand arc en exact équilibre. Aussi facilement qu'un habile musicien met une nouvelle corde sur les chevilles d'une lyre, il plaça la corde de l'arc, puis la fit vibrer et elle résonna sous ses doigts d'une note claire.

Les prétendants étaient pâles de stupeur, et Zeus dans le ciel fit retentir un coup de tonnerre comme un heureux présage.

Ulysse prit une flèche acérée et la posa sur l'arc. Puis il saisit la flèche et la corde, et, sans se lever de son siège, visa et tira.

La flèche passa à travers les trous de toutes les haches, sans rien toucher, et ressortit de l'autre côté.

Se tournant vers son fils, Ulysse dit : « Télémaque, l'étranger ne t'a pas fait honte. Ma force est toujours la même. Allons, préparons des réjouissances pour tous ces invités, pendant qu'il fait encore jour. »

À ce signal qu'il attendait, Télémaque ceignit son épée tranchante, et s'avança tout armé aux côtés de son père.

L'Odyssée – Scène 18 : La fin des prétendants

Alors Ulysse se débarassa de ses haillons et bondit vers le seuil, brandissant l'arc et le carquois.

« L'épreuve est enfin terminée, s'écria-t-il ; et maintenant choisissons une nouvelle cible, que personne n'a encore atteinte ! »

Ce disant, il décocha une flèche fatale à Antinoos, en train de soulever un grand gobelet à deux anses, pour y boire. La flèche lui perça la gorge et le renversa parmi les victuailles.

Quel tumulte irrité s'éleva, quand les prétendants virent tomber leur chef ! Ils cherchèrent des armes au mur, mais aucune n'était visible.

Ulysse leur lança un regard noir et s'écria : « Chiens, vous croyiez que je ne reviendrais jamais de Troie. Vous avez cru pouvoir être maîtres chez moi, faire la cour à ma femme et gaspiller mon bien. Vous ne craigniez ni les dieux, ni les mortels. Mais maintenant l'heure de la mort a sonné pour vous ! »

Les hommes blêmirent de peur. Seul Eurymaque trouva la force de parler.

« Si tu es vraiment Ulysse, tu as raison, dit-il. Mais tout est de la faute d'Antinoos. C'est lui qui voulait tuer ton fils et régner à ta place. Il est mort maintenant. Épargne le reste d'entre nous et nous parcourrons la campagne, rassemblant des troupeaux de moutons et de bétail et de l'or pour te dédommager de tout ce que nous avons détruit. »

« Eurymaque, dit Ulysse, même si vous me donniez toutes vos terres, cela ne m'empêcherait pas de vous tuer les uns après les autres, jusqu'à ce que ma vengeance soit complète. Donc, je vous le dis, défendez-vous ou fuyez si vous pouvez. »

À ces paroles, le coeur de tous les prétendants trembla.

« Renversez les tables, elles nous serviront de boucliers, cria Eurymaque. Tirez vos épées, mes amis. Ensemble nous le chasserons de la porte et nous irons chercher du secours en ville. »

Il bondit sur Ulysse, l'épée nue, mais Ulysse décocha une seconde flèche qui lui perça la poitrine. Son épée s'échappa de sa main et son front heurta le sol au moment où la mort lui obscurcissait les yeux.

Ensuite, Amphinomos se précipita sur Ulysse. Télémaque le

frappa par derrière, de sa lance, qui le perça de part en part et l'abattit sur le sol.

Télémaque n'osa pas prendre le temps de retirer son épieu. Il courut chercher dans la réserve des boucliers, des lances et des casques pour lui-même et son père, n'oubliant pas des armes pour les deux serviteurs fidèles, le porcher et le pâtre.

Quand il revint, les morts s'entassaient : chaque flèche d'Ulysse en faisait un. Ulysse posa son arc contre une colonne, mit son bouclier et son casque, et saisit deux javelots. Puis ses trois amis et lui fondirent sur les prétendants, les massacrant jusqu'à ce que le plancher fût inondé de sang.

Seuls furent épargnés l'aède, qui avait été forcé de jouer et de chanter pour les prétendants, et le héraut Médon, depuis longtemps ami de Télémaque. Ulysse leur sourit, et les envoya attendre dans la cour, loin du massacre.

Tous les prétendants étaient morts. Ulysse fit le tour de la salle, pour être sûr qu'aucun ne s'était caché pour échapper à la mort. Puis il ordonna à ses serviteurs de sortir les cadavres et de nettoyer les tables, les sièges et les planchers.

On brûla ensuite du soufre pour purifier l'air, et Ulysse envoya sa vieille nourrice dire à Pénélope que son mari était de retour.

L'Odyssée – Scène 19 : La paix

Éveillée d'un profond sommeil, Pénélope ne voulut pas d'abord croire à la nouvelle, car elle avait trop longtemps attendu. Mais, à mesure qu'elle écoutait, les larmes coulaient le long de ses joues, et l'espoir grandissait en elle.

Elle franchit le seuil et entra dans la grand-salle où elle s'assit sur son fauteuil au coin du feu. Ulysse était de l'autre côté. Il restait silencieux, les yeux fixés au sol, attendant de voir ce qu'elle allait faire. Pénélope fut incapable de parler pendant quelques instants. Mais ses yeux détaillaient l'inconnu en haillons, cherchant à retrouver en lui le mari qu'elle avait connu.

Télémaque s'impatienta. « Comme tu as le coeur dur ! s'écria-t-il. Pourquoi ne t'approches-tu pas de mon père et ne lui parles-tu pas ? »

« Mon enfant, dit Pénélope, mon coeur est paralysé et je ne peux pas trouver mes mots. Mais si c'est vraiment Ulysse, nous nous reconnaîtrons bientôt, car il y a entre nous des secrets que personne d'autre ne connaît. »

Ulysse sourit à ces paroles. « Laisse ta mère tranquille, Télémaque. Qu'elle me mette à l'épreuve. Réfléchis plutôt à ce que nous devons faire pour maintenir la paix, maintenant que nous avons tué les plus beaux jeunes gens d'Ithaque. »

« C'est à toi de décider, dit Télémaque. Nous te suivrons. »

Comme toujours, Ulysse avait une idée. « Lave-toi, change d'habits et fais s'habiller en grande toilette les servantes. Que l'aède prenne sa harpe et joue des airs joyeux. Que la maison soit pleine du bruit de la musique et de la danse : les voisins croiront qu'il y a ici une noce. Nous ne devons pas laisser transpirer la nouvelle de la mort des prétendants, avant que nous ayons gagné la maison de mon père Laerte. Nous verrons alors quels projets les dieux nous inspirent. »

Ce plan fut exécuté sans délai. Les hommes mirent des tuniques neuves, et les femmes leurs plus beaux habits. L'aède prit sa harpe et créa bientôt une ambiance de chants et de danses joyeuses.

Les gens qui passaient dans la rue s'attardaient un instant et se disaient : « Un de ces jeunes gens épouse donc enfin notre reine. »

La vieille nourrice avait maintenant baigné Ulysse et l'avait frotté

d'huile. Il avait mis une belle tunique et un beau manteau. Athéna s'en était aussi mêlée. Elle l'avait rendu plus grand et plus beau que jamais, faisant onduler ses cheveux et répandant une nouvelle grâce sur ses traits. Il ressemblait plus à un dieu qu'à un mortel quand il revint s'asseoir en face de sa femme devant le feu.

« Femme étrange ! lui dit-il. Sûrement les dieux t'ont donné un coeur de pierre. Eh bien, nourrice, fais un lit pour moi, puisque je vais dormir seul. »

« Oui, Euryclée, dit Pénélope. Sors son grand lit de la pièce qu'il a lui-même construite, et mets-y des draps neufs et des couvertures. »

C'est ainsi qu'elle voulait éprouver son mari. Mais lui se fâcha.

« J'aimerais bien savoir qui a déplacé mon lit, s'écria Ulysse. Et comment l'a-t-on fait, à moins d'un miracle ? Un olivier poussait dans le sol de la maison. J'en ai fait un des piliers du lit, en coupant les branches et en équarrissant le tronc. C'était un secret connu seulement de nous deux. Et si quelqu'un s'est avisé de couper l'olivier et de déplacer mon lit, je voudrais le savoir tout de suite. »

À ces paroles, les genoux de Pénélope se mirent à trembler, et son coeur s'attendrit. Fondant en larmes, elle se précipita dans les bras de son mari.

« Ne t'irrite pas contre moi, Ulysse, toi qui fus toujours le plus compréhensif des mortels. J'ai toujours eu froid au coeur en pensant qu'un homme pourrait venir et me tromper par des paroles rusées. Il y a tant d'imposteurs ! Mais toi seul pouvais me dire le secret du lit. Mon coeur insensible est convaincu. »

Les paroles de Pénélope émurent aussi le coeur d'Ulysse. Il pleura en la serrant dans ses bras. Pendant qu'ils s'étreignaient, l'intendante et la nourrice firent leur lit à la lumière des torches. Télémaque et les autres danseurs s'arrêtèrent. Et le silence du sommeil s'appesantit bientôt sur la salle obscurcie.

Mais Pénélope et Ulysse avaient encore beaucoup de choses à se dire. Elle lui dit tout ce qu'elle avait souffert des prétendants. Et lui raconta à son tour toutes ses aventures et tous ses malheurs.

L'Aurore serait venue avant la fin de son récit, si Athéna n'avait fait attendre l'Aurore et ses chevaux rapides rongeant leur frein, au bord de l'Océan.

Quand Ulysse se leva enfin, il dit à sa femme : « Je vais rendre visite à mon père qui se désespère à mon sujet. Quand les gens de la ville sauront que j'ai tué tous ces hommes, reste bien dans ta chambre et ne cherche à voir personne. »

Il mit son armure et éveilla Télémaque et les deux bergers, qui firent de même. Ils quittèrent tous le palais par la grande porte. Mais Athéna les entoura de ténèbres jusqu'à la sortie de la ville.

Ils arrivèrent bientôt au beau domaine de Laerte. Et tandis que ses compagnons entraient dans la maison pour y préparer le repas, Ulysse trouva son père qui bêchait dans le jardin.

Quand Ulysse vit combien son père était amaigri et usé, de vieillesse et de chagrin, il s'arrêta derrière un poirier et les larmes lui montèrent aux yeux. Puis il s'avança et lui dit :

« Vieillard, ton jardin est bien soigné. Aucune plante n'est négligée. Mais je pense que tu ne m'en voudras pas si je te dis que tu as l'air plus négligé que lui. »

« Je me lamente sur mon fils, Ulysse, roi d'Ithaque », dit Laerte, les larmes aux yeux. Et il ramassa de la terre et se la jeta sur la tête.

Cela brisa le coeur d'Ulysse. « C'est moi, père, s'écria-t-il. Je suis le fils que tu pleures ! Vois la cicatrice de la blessure que m'a faite le sanglier, si tu doutes de ma parole. Mais viens, ce n'est pas le moment de pleurer. Car j'ai tué cette bande de prétendants et je crois que toute l'île va nous tomber dessus. »

Et ils partirent vers la maison où Télémaque et les bergers découpaient la viande pour le repas.

Pendant qu'ils mangeaient, la nouvelle de la mort des prétendants se répandit comme une flamme dans la ville. Bientôt une foule de parents éplorés s'assemblèrent devant la maison d'Ulysse. Avec des cris et des lamentations, chaque famille emporta ses morts. Les cadavres des prétendants venus de l'extérieur furent embarqués sur des navires et renvoyés à leur maison lontaine et à leur famille en deuil.

Puis les vieillards s'en allèrent en troupe sur la place et demandèrent que l'on convoquât l'assemblée du peuple. Le père d'Antinoos se leva et parla le premier.

« Amis, cet Ulysse est un ennemi du peuple d'Ithaque, déclara-t-il. Songez aux magnifiques équipages qui sont partis avec lui. Où sont-ils maintenant ? Ceux dont il n'a pas causé la perte dans ses voyages, il les a massacrés à son retour. Vengeons nos morts ! »

L'aède et le héraut Médon qu'Ulysse avait épargnés, intervinrent alors.

« Écoutez, dit Médon, nous avons été témoins des événements et nous pouvons vous dire que les dieux immortels étaient aux côtés d'Ulysse dans tout ce qu'il a fait. »

Et le devin d'Ithaque qui connaissait également le passé et l'avenir, se leva et parla. « Votre propre méchanceté et celle de vos fils a causé leur perte, dit-il. Vous n'avez pas voulu écouter mes avertissements quand je vous demandais d'empêcher vos fils de dilapider le patrimoine d'Ulysse. »

Les gens grommelèrent et quelques-uns se levèrent d'un bond pour protester car ils n'aimaient pas entendre la dure vérité.

Ils saisirent leurs armes et marchèrent d'un bloc contre la maison de Laerte.

Mais, là-haut dans les nuages, le puissant Zeus était las de batailles et de sang.

« Qu'ils fassent la paix ! dit-il à Athéna. Que la concorde revienne ! »

Athéna apparut donc au moment où Ulysse et ses amis s'étaient rangés sur la route, face aux lignes de leurs ennemis. Laerte avait déjà soulevé sa grande lance pour frapper. Mais Athéna, sous les traits de Mentor, poussa un grand cri :

« Gens d'Ithaque, arrêtez ce tragique combat avant que plus de sang ne coule. »

Au son de la voix de la déesse, les hommes d'Ithaque laissèrent tomber leurs armes et tremblèrent de peur. Zeus alors lança la foudre à leurs pieds.

Et Athéna parla à Ulysse, lui disant :

« Termine cette guerre, ou bien tu sentiras la colère de Zeus ! »

Ulysse fut trop heureux d'obéir à cet ordre des dieux. Alors, Athéna, toujours en la personne de Mentor, fit la paix entre les deux camps et ainsi apporta enfin le bonheur à Ithaque et à son roi Ulysse, après tant d'années de souffrances.

– FIN –

À propos de cette édition électronique

